

# En attendant

Pièce en trois actes et une coda où Madeleine, Marco et Jean traversent leurs âges en sens inverse.

1. Premier acte : vieillesse. Dans un centre pour vieux à Montréal
2. Deuxième acte : maturité. Dans une maison à Montréal.
3. Troisième acte : jeunesse et enfance. Dans la même petite pièce en France, en Italie et au Québec.

Personnages :

Dans toute la pièce :

Jean : enseignant québécois, ami de Madeleine et Franco.

Marco : cadre d'origine italienne.

Madeleine : artiste d'origine française.

Les personnages des différents actes

Premier acte :

Alain : célèbre écrivain français.

Arianne : fille de Madeleine.

Jeanne : fille de Sylvie, maîtresse de Jean

Infirmière : infirmière de la maison de retraite

Deuxième acte :

Femme : stripteaseuse.

Maxime : journaliste à Radio-Canada

Sylvie : graphiste à Radio-Canada

Sept mannequins (boîtes à sons) avec leurs noms sur un écriteau.

Troisième acte :

Première scène : (Marco et Jean au parterre sans masques)

Aziz : employé de bureau d'origine marocaine.

Mohamed : Étudiant en génie d'origine marocaine

Sarah : étudiante en physique d'origine juive algérienne.

Julie : lycéenne

Thomas : prof d'histoire au lycée

Ousmane : ouvrier d'origine algérienne)

Deuxième scène : (Madeleine et Jean au parterre sans masques)

Anna-Maria : étudiante en littérature.

Marcello : étudiant en génie.

Alda : étudiante en linguistique

Sandra : enseignante.

Franco : enseignant.

Elio : technicien

Giulio : artisan

Jeune fille

Troisième scène :

François : étudiant en lettre (Marco et Madeleine au parterre sans masques)

Robert : étudiant en philo

Jean : enseignant

Paul : étudiant en physique

Guy : journaliste pigiste

Nicole : syndicaliste

Julie : étudiante Sciences Po

Jeune fille

Jean, Marco et Madeleine devraient être des acteurs dans la quarantaine/cinquantaine (l'âge du deuxième acte). Dans le premier acte, ils porteront des masques de vieux. Ils sont toujours habillés de la même façon : Madeleine : pantalons noirs et col roulé noir; Marco : pantalons et veston en velours côtelé ; Jean : costume et cravate.

Les trois scènes du troisième acte (une pour chaque personnage principal) se passent dans trois pays (France, Italie, Québec), mais il serait préférable de garder le même décor et changer seulement la grande affiche qui domine la petite pièce.

\* \* \*

## Acte premier

### *Scène I : salle de lecture*

Le rideau se lève sur une salle vide, trois tables rondes, quelques fauteuils, une télévision au mur au-dessus d'une étagère remplie de journaux. Une petite bibliothèque Ikea à côté de la porte d'entrée. Une grande fenêtre donne sur une ruelle.

#### **Voix Off**

Je ne sais pas pourquoi vous êtes ici et, à vrai dire, cela ne m'importe guère. Ce qui est certain, c'est que, comme les personnages qui vont monter sur les planches, vous attendez vous aussi quelque chose. Si vous n'attendiez rien, vous ne seriez pas ici, très mal assis, au lieu de vous balader à Seychelles ou d'écouter le serveur réciter le menu d'un restaurant étoilé. Mais, cela dit, ne vous attendez pas trop. Comme mes personnages vous attendez quelque chose qui va certainement arriver : même s'il serait malhonnête de ne pas dire que le titre est inspiré par Beckett, nous sommes très loin de son mystère, de ses discours métaphysiques, de son surréalisme ou si vous préférez, des choses étranges qu'on ne voit que lorsque le spectacle prend le dessus sur la vie.

Et pourtant, on n'est pas non plus dans le naturalisme ou le réalisme avec leurs forces endormantes. Où sommes-nous donc ? Ce n'est pas tout à fait clair. Ce qui, sans aucun doute, est clair, c'est qu'on est dans une maison de retraite en attendant que je me taise et que les personnages commencent à s'agiter. Voici les deux premiers : Madeleine et Marco : mari et femme qui ont passé trente ans de leur vie à s'aimer, se critiquer, s'engueuler, se protéger : à faire tout ce que font les couples qui se supportent plus que l'espace d'une passion.

Le troisième, Jean, vit seul depuis des années et si vous l'écoutez en tête-à-tête il vous dirait qu'il a toujours été seul : ce qui est complètement faux. Mais ce n'est pas à cet âge vénérable qu'on apprend à dire la vérité. À propos de vérité, ne vous attendez pas à ce qu'elle sorte de la bouche de personnages imaginés par un quidam qui n'a jamais prétendu savoir ce qu'elle est.

\* \* \*

*Entre un homme portant un masque de vieux (Marco). Il a les cheveux très longs et porte un complet de velours côtelé couleur carmélite sur une chemise bleue. Il s'assoit sur un fauteuil près de l'entrée.*

*Une femme à l'allure désinvolte et plutôt juvénile, portant un masque de vieille, entre et se dirige vers l'étagère. Elle a des cheveux auburn très courts et porte une jupe longue noire à godets, un chemisier rose avec col mao, un cardigan noir, des salomés noires*

MARCO Apporte-moi *Le Devoir*, s'il te plaît.

*Madeleine fouille sur l'étagère. Elle fait signe avec ses mains qu'il n'y est pas.*

MARCO *La Presse*, alors.

*Madeleine prend un quotidien et un magazine, s'assoit à côté de Marco et lui passe le quotidien. Il le pose sur ses genoux. Elle feuillette le magazine.*

MARCO T'as vu ? Jean n'est pas encore arrivé.

MADELEINE Je ne suis pas aveugle.

MARCO Tu ne trouves pas ça bizarre ?

MADELEINE Non.

MARCO Il arrive toujours avant nous, et tu ne trouves pas ça bizarre. Ça vraiment !

MADELEINE Non.

MARCO Moi, je trouve ça bizarre.

MADELEINE *Sans lever les yeux du magazine.* Il y a deux minutes la porte de sa chambre était fermée.

MARCO Et tu ne trouves pas ça bizarre.

MADELEINE Non. Veux-tu arrêter avec tes « bizarre » !

MARCO *À part soi.* Très bizarre. *Il reprend le quotidien. À haute voix.* Très étrange. *Il lit.* « Squelette découvert dans une baignoire à Dolbeau-Mistassini. » Rue Renaud. La rue de Pierrette. Ah, ça alors. Bizarre.

MADELEINE C'est plutôt toi qui es bizarre et casse-couilles.

MARCO Tu ne trouves pas étrange qu'on trouve un cadavre dans une baignoire... dans la rue de Pierrette ?

MADELEINE Non.

MARCO Tu veux arrêter de dire « non » à tout ce que je dis.

*Madeleine Regarde Marco et secoue la tête sans dire mot.*

MARCO Il y a une photo...

MADELEINE Du cadavre ?

MARCO Les photos te réveillent. Non, de la rue... on voit la maison de Pierrette.

MADELEINE Montre-là moi

*Marco lui passe le journal.*

MADELEINE Oui, c'est l'entrée de sa maison... je reconnais la porte du magasin...

MARCO Pourquoi du sarrasin ?

MADELEINE Ma...ga...sin... le magasin de sa nièce

MARCO C'était sa maison... cette pute de... Si Arianne était comme Flore, je l'aurais reniée.

MADELEINE Tu aurais accepté, comme elle. Exactement comme elle. *(Elle lui redonne le journal et reprend à feuilleter le magazine)* Dans Match il y a un article qui pourrait t'intéresser

MARCO c'est quoi ?

MADELEINE *Elle lit.* « Depuis le Moyen Âge, les gestes des artisans n'ont pas changé, seul les outils sont plus résistants. »

MARCO Les outils plus résistants ? De la merde. En cinquante ans ils sont devenus tellement moins résistants... imagines-en 600 ans... Des conneries, j'imagine que tout ça, c'est à cause de l'incendie de Notre-Dame.

MADELEINE Oui, c'est ça.

MARCO *Il pose le journal sur la table.* Je vais faire un tour à l'étage, pour voir si Jean est sorti.

MADELEINE Et vas-y !

MARCO Si tu le dis sur ce ton, je n'y vais pas.

MADELEINE Vas-y, fais pas de caprices.

*Il se lève lentement et s'en va vers la porte trainant ses savates. Il s'appuie au chambranle. Il regarde à gauche. Il revient trainant vite ses pieds, faisant des grimaces.*

MADELEINE Quel cirque ! Dis-moi ce que tu as vu.

MARCO *S'affaissant dans le fauteuil.* Il est devant sa porte avec la petite pute.

MADELEINE Tu veux arrêter... t'es vraiment un vieux macho.

MARCO C'est la fauche... elle vient le rétamer.

MADELEINE T'en sais rien...

MARCO Je sais... je sais... Et toi aussi tu sais. L'argent et le cul, c'est ce qui intéresse cette pute...  
Pauvre Jean.

MADELEINE Elle n'est pas un enfant de Marie, mais de là à la traiter de pute !

MARCO Elle est un enfant de Sylvie, ce qui en dit long...

MADELEINE Sur ton animosité... surtout... Elles ne t'ont rien fait... Laisse-les tranquilles.

MARCO Je les ai toujours laissées tranquilles... je m'en fous.

MADELEINE À l'époque où le zizi te démangeait, tu ne t'en foutais pas de Sylvie !

*Marco secoue la tête et grogne*

MADELEINE Grogne, grogne... Tu fais bien de ne pas parler.

*Marco reprend le journal.*

MARCO Habillée comme une pute et ce con...

MADELEINE Veux-tu arrêter ! C'est toi le con ! Tu veux les laisser vivre.

MARCO Moi, je le laisse vivre, mais elle va le tuer.

MADELEINE Elle le fait vivre. S'il ne l'avait pas... il serait un vieux grognon comme toi.

MARCO Quand il ne pourra plus payer et on le jettera à la porte... Il ne verra plus la petite garce...

MADELEINE Tu sais quel âge il a ?

MARCO Mon âge...

MADELEINE Dans vingt ans, ni toi ni lui... ni moi... n'aurons plus besoin d'argent et lui, il en a assez pour vivre ici encore cinquante ans.

MARCO Qu'est-ce que t'en sais ! Elle ne vient jamais habillée de la même façon... et, c'est toi qui m'as dit qu'elle a toujours des vêtements de marque.

MADELEINE Et alors ? Même si c'est comme tu dis, n'est-ce pas mieux de passer ses derniers jours à attendre une belle jeune femme plutôt que la mort ?

*Une jeune fille habillée de manière fort extravagante s'arrête sur le pas de la porte.*

JEUNE FILLE Bonjour madame, bonjour monsieur. Est-ce que vous allez bien ?

MADELEINE Bonjour Jeanne.

MARCO Bonjour petite.

MADELEINE Oui, nous allons bien. Et toi ?

JEANNE Ça va... ça va. Au revoir.

MADELEINE Au revoir

*Jeanne s'en va.*

MARCO As-tu entendu comme elle a dit « ça va » ? Comme elle était pressée ?

MADELEINE Oui... et son visage... je ne l'ai jamais vue si tendue. Il s'est passé quelque chose.

MARCO Jean ne lui a pas donné tout ce qu'elle voulait...

MADELEINE Arrête une bonne fois de dire des méchancetés.

*Madeleine reprend sa lecture. Marco frétille dans son fauteuil. Un vieux monsieur (Jean) costume cravate, entre et sans rien dire va vers l'étagère.*

MARCO Salut.

JEAN Salut.

MADELEINE Bonjour, Jean.

JEAN Salut.

MARCO Ce matin, tu es en retard.

*Jean cherche quelque chose à lire sur l'étagère et ne réagit pas.*

MARCO Tu n'arrives jamais après sept heures. Quelque chose qui ne va pas ?

*Jean ne lui répond pas.*

MADELEINE (*S'adressant à Marco*) Mêle-toi de tes affaires !

MARCO (*s'adressant tout bas à sa femme*) Je suis sûr que c'est à cause de Jeanne. (*À voix haute*)  
Jeanne est passée nous saluer.

JEAN *Se tourne vers les deux amis.* Elle est bien élevée.

MARCO Elle n'avait pas l'air très en forme.

JEAN Elle est plus en forme que toi et moi.

MARCO Ou lou lou... de mauvais poil, ce matin

JEAN Sylvie s'est suicidée.

MADELEINE *et* MARCO *en même temps* Suicidée !

JEAN Suicidée.

MADELEINE C'est Jeanne qui vient de te le dire.

JEAN Elle m'avait téléphoné hier soir.

MADELEINE Je n'aurais jamais imaginé

MARCO Quand elle était jeune elle avait fait une tentative.

MADELEINE Elle avait tellement changé... je ne m'attendais pas à ça.

JEAN Elle s'est jetée du troisième étage. Elle n'a pas voulu attendre sa fin naturelle. Ou, c'est peut-être ça, sa fin naturelle.

MARCO Elle a toujours été dans l'excès. On pouvait s'y attendre.

MADELEINE Pour rester cohérente avec son personnage, elle aurait dû vivre jusqu'à 100 ans.

MARCO Et continuer à nous emmerder.

JEAN La dernière fois elle m'avait dit qu'elle ne voulait pas finir comme moi. J'ai eu beau lui dire que « finir comme moi », c'était aussi un commencer.

MARCO Commencer à mourir.

JEAN à vivre une autre vie

MARCO de merde.

MADELEINE *S'adressant à Jean qui s'est assis à côté d'elle.* Tu vas à la cérémonie ?

JEAN Non. Elle a laissé une lettre... elle ne veut ni les amis ni la famille.



MARCO cohérente avec son personnage

MADELEINE *s'adressant à Jean*. Pourquoi elle a fait ça ?

JEAN Pour être seule, seule même à ce moment-là.

MARCO Complètement folle.

JEAN Cohérente avec son personnage, comme tu dis.

MADELEINE Et, si c'était pour vous culpabiliser ?

JEAN Je ne crois pas.

MARCO Jeanne doit être contente de ne plus avoir à la supporter.

JEAN Oui elle est contente. Mais, pas parce qu'elle ne doit plus la supporter. Moi aussi je suis content. Elle souffrait trop. La mort l'a libérée.

MARCO La mort vous a libérés.

MADELEINE T'es con ou quoi !

JEAN *pose une main sur l'avant-bras de Madeleine*. Il n'est pas con... il est très con.

MADELEINE *s'adressant à Jean* N'importe... ce que tu dis m'étonne. Être content de la mort d'une amie me semble... me semble une posture... une posture d'intellectuel. Je te connais assez pour savoir que tu souffres. Ça ne coûte rien de le dire.

JEAN On en a déjà parlé quand André est mort. Tu ne croyais pas que j'étais complètement indifférent.

MARCO Tu ne peux pas comparer la mort d'une maîtresse avec la mort d'un camarade de salons !

JEAN Je ne compare pas. La mort d'une amie malheureuse me rend heureux, la mort d'une connaissance me laisse indifférent.

MADELEINE L'indifférence devant la mort... je ne comprends pas.

MARCO Le bonheur encore moins.

JEAN Dans ma jeunesse, je n'ai jamais été indifférent à la mort. Maintenant, je vois la mort comme...

MADELEINE Comme une libération.

JEAN Non, je ne dirais jamais une libération...

MARCO Tu es Alz ? tu viens de dire, il y a quelques secondes, que la mort a libéré Sylvie !

JEAN Je sais ce que je dis. Elle a libéré Sylvie parce qu'elle a été toute sa vie si malheureuse.

MADELEINE T'exagère... elle a eu de très bons moments avec toi.

JEAN Très bon moments... très peu... la vie la rongait...

MADELEINE Si c'est pour ça... elle nous ronge tous

MARCO Lui, non. Lui il a toujours été gai, n'est-ce pas mon gai pinson ? On souhaite la mort à ses amis et un longue vie à ses ennemis, ça c'est bien. Tu n'es pas comme tout le monde toi ! Tu penses, toi.

JEAN Oui, mon pauvre Marco, dans certains cas on peut souhaiter la mort a ses amis et une longue vie à ses ennemis !

MADELEINE Même si tu lui souhaites la mort, quand l'amie meurt c'est une perte et tu souffres... tu souffres pour toi, parce que tu as perdu quelqu'un d'important.

JEAN Je ne sais pas quoi te dire... je ne souffre pas, et de ça je suis sûr. Comme je suis sûr que je suis content pour elle...

MARCO Pour elle, c'est ton explication. *Il se lève.* La sainte-ni-touche... tu ne veux pas te sentir méchant en confessant que tu ne savais pas comment te libérer d'elle et la mort t'a donné un coup de main... *Il se traine vers la porte.*

JEAN La mort est très habile pour donner des coups de main...

MARCO *(il se tourne)* Et des coups de pieds au cul à ceux qui n'avancent pas assez vite

MADELEINE Comme disent nos amis québécois, ce qui est certain c'est que « C'est ça qui est ça. »

*Marco regarde souriant une infirmière qui entre tirant une chaise roulante.*

MARCO Voilà l'ange qui vient porter la joie parmi ces vieux radoteurs.

INFIRMIERE Toujours enjôleur notre Marco.

MARCO Marco aimerait bien être « vôtre ».

INFIRMIERE Si vous me connaissiez, vous n'en diriez pas autant.

MARCO Pauvre Marco, jamais il ne connaîtra cet ange...

*L'infirmière sourit à Madeleine qui lui rend le sourire en secouant la tête. L'infirmière pousse la chaise roulante près de la fenêtre. Les spectateurs ne voient et ne verront pas le visage de la personne*

*assise. Il s'agit d'un homme coiffé d'un béret basque, une couverture sur les épaules et un livre sur les genoux.*

INFIRMIERE *S'adressant à l'homme sur la chaise. Je reviendrais à l'heure du déjeuner. Si vous avez besoin d'aller aux toilettes appuyez sur le bouton. Elle s'approche de Madeleine. S'il s'agit trop, appelez-moi, SVP.*

MADELEINE *Ne vous préoccupez pas. Elle dépose le magazine, fouille dans son sac et sort un portable.*

*Marco s'appuie au chambranle. Il manque tomber en feignant un croc-en-jambe à l'infirmière.*

INFIRMIERE *Incorrigible.*

*Jean se lève, prend une chaise et la place à côté de la chaise roulante. Il s'assoit, lui aussi avec les épaules vers les spectateurs. L'homme dans la chaise roulante mâchonne ses mots, ce qui le rend difficilement compréhensible. La façon de parler et l'empressement de Jean rendent évident que l'homme (Alain) est très vieux.*

JEAN *Bonjour Alain, le même livre qu'hier ?*

*Alain ne répond pas, mais de sa main tremblotante montre son livre à Jean.*

JEAN *Vous avez repris celui de la semaine dernière.*

ALAIN *Vous êtes sûr ?*

JEAN *Oui, parce que j'ai commencé à le lire en même temps que vous.*

ALAIN *J'oublie tout.*

JEAN *Moi aussi.*

ALAIN *Vous verrez... à mon âge. Après quatre-vingt-dix ans tout dégingole. Vous connaissez mieux que moi ma bibliothèque, pouvez-vous le ramener dans ma chambre et m'apporter celui que j'ai écrit après celui-ci ?*

*Jean prend le livre et sans rien dire va vers la porte. Lorsque Jean passe à côté de Marco...*

MARCO *Laissez passer le petit esclave du grand écrivain !*

*Jean sort, toujours silencieux.*

MADELEINE *Viens t'asseoir et arrête de l'embêter.*

*Sonnerie du portable de Madeleine.*

MARCO Ne réponds pas !

MADELEINE Mêle-toi de tes oignons...

- Oui, et toi ?
- ...
- Ça ne fait rien.
- ...
- Il va certainement grogner, mais il oublie vite. Il n'a pas le sens du temps.
- ...
- Et Angèle ? Toujours dans ses histoires compliquées ?
- ...
- Oui, oui, ciao.

MARCO C'était Arianne ?

MADELEINE Oui, elle a téléphoné pour dire qu'aujourd'hui elle ne peut pas venir. Elle doit accompagner Marcel au tennis.

MARCO La petite pute vient deux ou trois fois par semaine et notre fille...

MADELEINE Notre fille n'habite pas à côté et elle a une famille dont elle doit s'occuper.

MARCO Avec un mari qui ne nous a jamais aimés.

MADELEINE Pas vrai... qui croit que tu ne l'aimes pas.

MARCO Il croit juste... merde, comment a-t-elle pu s'enticher de ce gauchiste boutonneux ?

*On entend des mots incompréhensibles de Alain.*

MARCO *A part soi. Mais assez haut.* Le vioque n'a pas les portugaises ensablées.

MADELEINE Toi, oui... tu devrais parler moins fort si tu ne veux pas que tout le monde t'entende.

MARCO *va vers son fauteuil.* Je parle comme je veux. Ce n'est pas à mon âge...

ALAIN Qu'on me dit quoi faire.

MARCO Merci, c'est bien ça.

*Alain grogne quelque chose.*

MADELEINE Tu es devenu la risée de tous... si on me l'avait dit il y trente ans...

MARCO Si on te l'avait dit ? pas drôle la vieillesse... la vérité sort de la bouche des vieux...

MADELEINE Pas drôle la vieillesse... mais, encore moins drôles les vieux qui font les pitres.

MARCO Je ne fais pas le pitre, je le suis... je ne suis pas comme l'autre.

MADELEINE Tu en aurais besoin.

MARCO De me taire ou d'être comme Jean.

MADELEINE À toi de voir...

MARCO Oui, je devrais être courtois, bien élevé comme... c'est surtout toi qui m'as mal élevé.

MADELEINE C'est ma faute, comme d'hab... tous les jours je me disais, il va changer, il va changer... rien... rien.

MARCO la ligne d'arrivée n'est pas bien éloignée... l'attente ne sera pas longue *Jean revient avec un livre*. Tu aurais dû te marier avec lui, lui il ne fait pas le pitre, il fait l'intellectuel... *Il se tourne vers Jean* n'est-ce pas Jean ? qu'elle aurait dû se marier avec toi.

JEAN Encore les mêmes conneries, t'en as pas marre ?

MADELEINE Aujourd'hui il est très en forme... Arianne ne viendra pas et ça le rend encore plus un râleur...

JEAN Je comprends.

MARCO *s'adresse à Madeleine pour que Jean l'entende*. Il ne comprend rien même s'il est sérieux comme un pape. Même s'il est dans le rush final.

*Jean s'approche du fauteuil de Alain. Toujours le dos vers les spectateurs.*

JEAN Voilà « Le niveau »

ALAIN Mon trentième et dernier roman.

JEAN Pourquoi le dernier ?

ALAIN Parce qu'en attendant je veux me concentrer sur l'introduction du premier tome de la pléiade.

JEAN Un livre de qui ?

ALAIN Le mien.

JEAN Une introduction à votre œuvre ?

ALAIN Oui. Ça vous étonne ?

JEAN Oui. D'habitude ce n'est pas l'auteur qui fait l'introduction.

ALAIN D'habitude non, mais dans mon cas ce sera oui. Antoine<sup>1</sup> voulait préparer mon premier volume dans la Pléiade à l'occasion de mon quatre-vingtième anniversaire. J'ai refusé. Je lui ai dit : « Écoute, Antoine, à mon quatre-vingtième anniversaire, je vais commencer à écrire l'introduction, à préparer mon album et écrire les notes pour *Le cul absolu* ». Il ne faut pas être pressés.

JEAN Je trouve ça... presque... presque... incestueux.

ALAIN La vilénie du mot « incestueux » ne vous irrite-t-elle pas ? C'est dommage.

JEAN Il me semble qu'il faudrait avoir honte de l'acte et non du mot.

ALAIN Dommage. J'ai déjà dit dans une entrevue que la résistance aux sollicitations sexuelles, peu importe d'où elles viennent, est un péché contre la vie. L'inceste en est une, plus ou moins forte, partout réprimé. Nous sommes libres de choisir les mots, moins libre de choisir nos actions. Dans notre société dominée par les incultes, on achète les mots en vrac, incapables de choisir les perles qui titillent les glandes esthétiques. Les connards, financés par les ministères de la culture, qu'on s'acharne à appeler enseignants, croient que le sens chevauche les mots et ne voient pas que sens et mots jouissent en faisant la bête à deux dos, engendrant ainsi d'autres mots et d'autres sens.

*Il y a un long silence, interrompu par Madeleine.*

MADELEINE Je fais partie des pauvres d'esprit qui croient que le sens s'appuie sur les mots et que l'inceste est bien plus vilain, pour employer vos termes, que le mot « incestueux ». N'étant ni intellectuelle ni professeur, je sens l'attrait des choses et des actions plus que des mots.

MARCO À notre âge on n'a que les mots.

ALAIN On n'a que les mots, toujours.

MADELEINE *comme si elle se parlait*. Si mon mari couchait avec notre fille, je pense que je pourrais le tuer.

MARCO Tu n'aurais pas le temps. Je me serais suicidé.

ALAIN Des mots, rien que des mots et pas qu'à notre âge. L'inceste est l'amour passionnel à l'état pur...

---

<sup>1</sup> Antoine Gallimard.

MADELEINE Ce n'est pas possible que vous croyez à ce que vous dites. Mais... si vous le croyez-vous êtes diabolique.

ALAIN Je vais vous répondre avec une phrase de Chesterton qu'il serait important d'apprendre par cœur comme je le fis dans les lointaines années 1950 : « Je suis pire qu'un démon, je suis un homme. Il y a une chose que je peux faire et que Satan ne peut pas faire : je peux mourir<sup>2</sup>. »

MARCO Je ne comprends pas. Ni la citation, ni pourquoi vous nous la jetez à la figure.

MADELEINE Pourquoi pas, alors, « je suis mieux qu'un ange parce que je peux mourir. ? » Comme ça, hors contexte votre phrase n'a pas beaucoup de sens. Vos mots, comme vous venez de le dire, engendrent d'autres mots en jouissant, mais tout ça ne devrait pas sortir de la chambre.

*Un long silence. Marco s'approche d'Alain, met une main sur l'épaule de Jean, se penche ostensiblement vers Alain pour lui parler à l'oreille.*

ALAIN Allez-y, je ne suis pas sourd.

MARCO De la chambre à coucher des mots (*il se redresse et il parle à Jean*) Mais vous devez les faire sortir pour qu'ils ne s'endorment pas, en vous empêchant de les vendre.

JEAN Tu empies tous les jours.

MARCO Je veux être au comble de mon pire quand la Grande Pute arrive. Je ne veux pas salir sa belle robe blanche. Je veux ne rien avoir ni dans le gosier ni dans le cul. Si toi aussi tu disais ce que tu penses... te ne chierais pas du sang.

MADELEINE Comme d'hab, pas le roi des nuances... entre constipation et diarrhée.

ALAIN Parfait madame. Je vais employer votre phrase dans mon introduction.

*Il agite ses mains sur le bras du fauteuil. Il cherche le bouton qu'il ne trouve pas. Il s'adresse à Jean.*

ALAIN Appelez l'infirmière s'il vous plaît. Je ne trouve jamais ce maudit bouton.

*Jean appuie sur le bouton, déplace sa chaise et tire à reculons la chaise roulante vers la porte. Alain laisse tomber le livre quand la chaise est à côté de Marco. On doit avoir l'impression qu'il a fait exprès. Marco ramasse le livre.*

ALAIN Gardez-le.

*L'infirmière arrive.*

---

<sup>2</sup> G. K. Chesterton, L'homme appelé Jeudi.

INFIRMIERE Merci, Jean. *Elle prend la chaise roulante.*

ALAIN (*À Jean*) Attendez-moi dans ma chambre, j'ai quelque chose d'important à vous dire.

*Marco et Madeleine sont seuls. Ils s'assoient dans leur fauteuil.*

MARCO Ça sent la merde.

MADELEINE Vas te changer.

MARCO T'es drôle. Tu as vu sur quel ton il m'a dit « Gardez-le » ? Je l'ai déjà lu. Tu te rappelles ? il avait laissé une vingtaine de copie dans le salon. Je l'avais trouvé de mauvais goût

MADELEINE C'est lequel ?

MARCO « Les vieux ».

MADELEINE C'est moi qui l'avais trouvé de mauvais goût.

MARCO Non, c'est moi. Toi, depuis que Jean t'en avait parlé tu n'avais que des louanges...

MADELEINE Tu refais le monde à l'envers. C'est toi qui le considérais avec Ducharme comme le plus grand écrivain vivant.

MARCO Oui, quand il avait écrit « Hommes ». Depuis il radote, toujours les mêmes scènes de cul, les mêmes considérations de catho-communistes...

MADELEINE Il radote, comme toi... mais souviens toi qu'il a au moins une dizaine d'années de plus que toi...

MARCO On dirait qu'il en a vingt.

MADELEINE Arrête. Lis.

*Silence. On voit passer l'infirmière avec Alain derrière la porte.*

MARCO (*Il sort son gousset*) Il est déjà 9 heures et Arianne n'est pas encore arrivée.

MADELEINE (*avec un air attristé*) Aujourd'hui elle ne vient pas.

MARCO Comment le sais-tu ?

MADELEINE Elle nous l'a dit.

MARCO À moi non. Vous faites tout derrière mon dos.

MADELEINE Mais si... elle a téléphoné il y a un quart d'heure !



MARCO Tu ne me l'as pas dit.

MADELEINE (*comme si elle se parlait*) J'ai parlé, ici, devant toi. Tu as même dit qu'elle avait trouvé l'excuse de Marcel pour ne pas venir.

MARCO Ça c'était la semaine dernière. Tu mélanges tout.

MADELEINE Je ne mélange pas, c'est toi qui oublies.

MARCO C'est toi tout craché. Tu ne me dis pas les choses et puis tu dis que je les oublie.

MADELEINE Je préfère maintenant que tu oublies tout à l'époque où tu oubliais de façon très sélective.

MARCO Je vais me coucher.

*Il sort. Madeleine met la sonate pour piano No. 29 de Beethoven, jouée par Pollini. Elle s'assoit.*



*Scène II dans une chambre*

*Les acteurs participent au changement de décor. On introduit un lit et une table de nuit. On laisse un seul fauteuil. L'infirmière et Jean cachent le lit avec un grand drap. Quand ils baissent le drap, Marco est couché dans lit. Madeleine toujours assise sur son fauteuil est seule avec Marco alité.*

MARCO (*avec un filet de voix*) Tu peux pas mettre un peu plus fort ?

*Sans dire un mot elle se lève et augmente le volume. Très très fort. Elle s'assoit et reprend sa lecture.*

MARCO Qu'est-ce que t'es en train de lire ?

MADELEINE « Le juif errant est arrivé. »

MARCO Quoi....

MADELEINE avec des longues pauses : Le juuuuif erraannt est...

MARCO Arrête, je n'avais pas compris le début... tu mâches toujours les premiers mots... Tu ne peux pas baisser la musique ?

*Elle dépose le livre sur le fauteuil sans cacher son irritation. Elle baisse la musique. Elle s'assoit et reprend sa lecture.*

MARCO (*la voix faible mais irritée*) Tu ne m'as pas répondu !

MADELEINE Répondu à quoi ?

*Marco ne répond pas. Madeleine continue à lire.*

MARCO (*la voix qui semble avoir retrouvé une nouvelle jeunesse*) Tu ne m'as pas répondu !

MADELEINE Répondu à quoi ?

*Elle pose le livre sur ses genoux et regarde vers le lit.*

MARCO À ma question.

MADELEINE J'ai répondu, mais tu n'as pas entendu...

MARCO Comme d'hab... Je voulais savoir ce que tu lisais...

MADELEINE Est-ce que ça t'intéresse ?

MARCO Oui.

MADELEINE C'est bien rare.

MARCO Alors...

MADELEINE « Le juif errant est arrivé. »

MARCO Je ne connais pas. L'auteur ?

MADELEINE Albert Londres... on en a parlé l'autre jour après le coup de téléphone de Isa... C'est le journaliste qui a fait des reportages terribles sur la Chine des années 1920 et sur les juifs de l'Europe de l'Est.

MARCO Je me rappelle.

*Un long silence. Marco se tourne, sort les bras de sous de la couverture.*

MARCO Peux-tu m'aider à m'asseoir

MADELEINE Tout de suite ?

MARCO Oui, s'il te plaît.

*Elle s'approche du lit, lui met les mains sous les aisselles et essaye de le tirer en le soulevant.*

MARCO Je ne suis pas un sac de patates !

MADELEINE Si tu ne m'aides pas...

MARCO Appelle l'infirmière.

*Madeleine sort. Marco en s'aidant avec les coudes se met en position assise. Il sort une jambe du lit.*

MARCO Il fait une chaleur infernale. L'antichambre de l'enfer... l'attente ne sera pas longue.

*Madeleine revient avec l'infirmière.*

INFIRMIÈRE (*Comme si elle parlait à un enfant*) Vous êtes très désobéissant. Le docteur vous avait dit de ne pas vous découvrir.

MARCO Je n'obéis qu'à vous et à ma femme.

MADELEINE Tu en dis de bêtises.

INFIRMIÈRE Rentrez la jambe, soyez gentil.

MARCO Aidez-moi.

*Elle lui prend la jambe, soulève les couvertures et avec l'autre main de façon assez brutale déplace la jambe et la recouvre.*

MARCO Quelle délicatesse !

INFIRMIÈRE Vous n'arrêtez donc jamais de vous plaindre ?

MADELEINE C'est sa marque de commerce.

MARCO Je croyais que ma marque de commerce, c'était d'être un emmerdeur.

MADELEINE C'est les deux.

INFIRMIÈRE (*Avec le ton qu'on emploie pour les enfants capricieux*) Ne vous chipotez pas... c'est de ma faute... parler de se plaindre, ça fait partie du jeu.

MADELEINE Bien à propos !

*L'infirmière sort, Madeleine reprend sa lecture et Marco s'agite.*

MARCO Ce n'était pas Jean qui t'en avait parlé?

MADELEINE De quoi tu parles ?

MARCO Du livre.

MADELEINE Si tu veux que je sois précise, c'est Alain qui en avait parlé, Jean l'a lu et moi j'en ai parlé au téléphone avec Isa. Ça te va maintenant ?

MARCO Intéressant ?

MADELEINE Très.

*On frappe à la porte.*

UNE VOIX D'HOMME : Je peux entrer ?

MADELEINE Entre. (*Elle se tourne vers Marco*) C'est Jean. Il demande s'il peut entrer.

MARCO Depuis quand il demande la permission ? Ma maison est sa maison, ma femme...

*Marco tourne le dos à Madeleine et aux spectateurs.*

*Jean entre, en robe de chambre.*

JEAN Je ne vous dérange pas ?

MADELEINE Pas du tout. On avait commencé à parler du livre sur les juifs d'Albert Londres.

JEAN Autant ses articles sur la Chine m'avaient déçu, autant celui-ci m'a exalté. Je l'ai trouvé puissant, terrible... surtout quand on pense que ce n'est qu'un prélude aux camps. J'avais l'impression de mieux connaître la vie des juifs en lisant ces articles qu'en lisant les romans "juifs" qui parlent de leur

vie en Europe de l'Est... Moi, ennemi juré des journalistes, je trouve que Londres donne un coup de pouce à toute la catégorie...

MADELEINE Moi aussi je suis très prise... Je crois qu'Alain avait comparé ses chroniques à celles de Maupassant. Je ne sais pas si tu te souviens, mais il avait dit une phrase tellement obscure que nous nous sommes regardés comme s'il avait parlé chinois.

*Marco semblait ne pas écouter mais, lorsque Jean avait frappé, il s'était vite remis son appareil auditif.*

MARCO Ce qui tombe bien, pour quelqu'un qui se targue de parler chinois.

JEAN Je croyais que tu dormais.

MARCO Et je ne dormais pas.

JEAN Ça va.

MARCO Qu'en penses-tu ?

MADELEINE *d'un ton décidé.* Vous souvenez-vous ?

JEAN Oui, je me rappelle. En comparant les chroniques il avait dit « L'un pose de chant et l'autre en panneresse »

MADELEINE C'est ça. J'ai dû fouiller dans internet pour comprendre le sens. « Panneresse » n'était même pas dans le Grand Robert.

MARCO Lui non plus il ne se comprenait pas. C'était une machine à parler et... à écrire.

MADELEINE Laissons-le tranquille.

MARCO Requiescat in pace... ameeen.

*Une cape de tristesse enveloppe la chambre. Après un très long silence (embarrassant pour le public aussi).*

MARCO Dans pas longtemps ce sera mon tour de requiescere in inferno et de vous laisser en paix...

JEAN Arrête.

MADELEINE Oui, arrête.

MARCO Pourquoi je devrais arrêter ? Pour vous laisser un bon souvenir. Je m'en caalisse.

*Une femme entre deux âges (Arianne) entre sans frapper. Elle embrasse Madeleine et Jean et se place à la tête du lit.*

ARIANNE Ça va papa ?

MARCO Marcel ? Tu ne l'as pas amené...

ARIANNE Il est à l'école.

MARCO C'est bien... c'est bien... mieux vaut écouter un connard à la solde de l'État que de venir voir son grand-père crever...

ARIANNE Arrête papa... tu vas très bien t'en sortir...

MARCO Vous vous êtes entendus pour me dire d'arrêter... Je ne vais pas vous décevoir... pour une fois... je vais arrêter... ce ne sera pas long.

ARIANNE Papa...

*Marco arrache son appareil auditif et lentement se tourne vers la fenêtre.*

*Arianne lui pose les lèvres sur le front, embrasse sa mère et sort. Jean sort en faisant un signe à Madeleine. Madeleine se penche sur Marco. Elle lui parle mais on ne comprend pas ce qu'elle lui dit.*

*Scène III chez Ariane*

*La chambre est transformée en une salle à manger par les acteurs et des machinistes. Marco est sorti de son lit.*

*Marcel, un préadolescent, met le couvert pour le dîner.*

ARIANNE Pas d'assiette pour mamie, elle ne mange pas avec nous.

MARCEL Pourquoi ? Elle est malade ?

ARIANNE Non, elle est fatiguée. Elle dort.

MARCEL Je l'entends bouger.

ARIANNE Je n'ai rien entendu.

MARCEL Je vais voir.

ARIANNE Non ! Reste assis.

*On entend du bruit, comme si quelqu'un poussait quelque chose de lourd.*

MARCEL Tu entends.

ARIANNE Oui, j'entends. On mange maintenant.

MARCEL Je vais appeler mamie.

ARIANNE Pas besoin. Si elle veut manger, elle va venir.

*Ariane pose sur la table un plat fumant.*

MARCEL Je n'aime pas la soupe de carotte. Mamie l'aime beaucoup.

ARIANNE Pas de soupe, pas de dessert.

MARCEL Maman... je vais dans la chambre avec mamie.

ARIANNE Pas de dessert.

*Marcel se lève et sort de scène.*

*Ariane se lève aussi. Elle a l'air très nerveuse. Elle met le dernier disque de Leonard Cohen. Elle s'assoit. Elle prend la cuillère, elle hésite, la dépose. Elle se lève. Elle va vers la porte par où est sorti Marcel.*

*Marcel arrive en courant.*



MARCEL Mamie pleure.

ARIANNE Papi vient de mourir. C'est pour ça. Je vais voir.

*Arianne sort. Marcel ouvre une armoire, il prend du pain et un pot de nutella. Il sort et on l'entend crier à sa mère.*

MARCEL Je vais dans la chambre faire mes devoirs.

ARIANNE Très bien. Ne te couche pas trop tard.

*On entend Arianne et sa mère discuter avec animation.*

*Madeleine entre et s'assoit. Elle se verse du vin. Elle boit. Arianne entre et s'assoit devant sa mère.*

ARIANNE Prends un peu de soupe.

MADELEINE Je n'ai pas faim.

ARIANNE Tu n'as rien mangé de toute la journée.

MADELEINE Je n'ai pas faim.

ARIANNE Moi non plus. Sers-moi du vin, s'il-te-plaît.

*Madeleine vide son verre, sert sa fille, remplit son verre et fait cul sec.*

ARIANNE maaaaan !

*Madeleine se remplit un autre verre.*

MADELEINE In vino virtus... courage, Madeleine, courage...

ARIANNE Maintenant tu te parles à la troisième personne ?

MADELEINE Ce que je veux te dire... ce que je dois te dire... sort d'un moi d'il y a trente ans... d'un autre moi... j'aurais dû t'en parler à cette époque-là... mais j'étais incapable...

ARIANNE Tu me fais peur... parle.

MADELEINE Marco, ton père n'est pas ton père.

ARIANNE Qu'est-ce que tu dis...

MADELEINE Ton père n'est pas ton père...

ARIANNE Tu radotes !

MADELEINE Je n'ai jamais été si lucide... je pensais ne jamais te l'avouer... mais comme disait ton père  
« la vérité sort de la bouche des vieux ».

ARIANNE Mon père... tu vois...

MADELEINE Oui... ton père... mais pas ton vrai père...

ARIANNE Mon vrai père, c'est mon père.

MADELEINE Oui, c'est vrai ton vrai père, c'est Marco... mais ce n'est pas l'homme qui m'a mise  
enceinte... ton père biologique c'est... tu veux le savoir ?

ARIANNE Non... je m'en fous.

MADELEINE Si je te dis son nom... tu t'arrêtes de t'en foutre... de le mépriser... de nous mépriser... Jean  
est ton vrai père.

*Fin du premier acte*

## Deuxième acte

*Conversations confuses pendant deux ou trois minutes.*

*Ouverture des rideaux.*

*Silence.*

*Un divan avec une petite table sur le côté. Au centre une énorme table encombrée de verres et de bouteilles à moitié vides. Douze chaises dont trois occupées par Madeleine, Jean et Marco qui, contrairement aux autres actes, ne portent pas de masque. Sur les autres chaises sont assis des mannequins (remplis de paille, pour faire un clin d'œil à T. S. Eliot ?) avec leur nom sur un écriteau pendu au cou : Giorgio Grovara (le sénateur). Modj, Marie-Blanche, Christophe, Paolo, André, Nicole. Dans l'assiette de chaque mannequin, un dispositif vocal où sont enregistrées leurs interventions.*

*S'il est facile (peu coûteux) d'avoir des robots, les robots pourraient substituer les mannequins. En période de crise, un metteur en scène sensible à la pauvreté pourrait installer des humains, bien payés, à la place des mannequins, mais il est important que les voix sortent des appareils.*

PAOLO : À Giorgio !

TOUS ENSEMBLE : À Giorgio!

PAOLO : Merci. Merci, Giorgio, pour ton support. Merci d'avoir abandonné les plages ensoleillées de notre Calabre pour goûter le froid et la neige de ce pays aux âmes multiples et perdues. Merci.

GIORGIO : C'est à moi de vous remercier de m'avoir permis de porter ma petite contribution à l'amélioration de la justice canadienne.

PAOLO : à *Giorgio*. Cette soirée ne devrait pas se transformer en simple beuverie, comme hier soir. Ne devrait pas, mais les voies de l'alcool et du hash sont infinies. On a pensé qu'à tour de rôle nous pourrions lire de courts textes sur politique et érotisme, histoire de parler de politique sans la séparer du désir et de parler du désir sans qu'il devienne une excuse pour se gratouiller l'âme.

GIORGIO : Moi, je n'ai rien préparé.

PAOLO : Ça ne fait rien... tu verras que tu pourras intervenir quand même.

GIORGIO : Oui... ce sera sans doute intéressant, très intéressant. À mon âge, on a besoin de coups de fouet pour que les souvenirs ne nous endorment.

*Jean se lève et s'adresse aux mannequins.*

JEAN : Nous allons maintenant passer à la lecture des textes qui nous ont été inspirés par la *querida presencia*, et pas que, du sénateur Grovara. Je propose que Marie-Blanche commence et que Modj enchaîne. *Il lève son verre.* Aux révolutionnaires italiens que l'État fasciste emprisonne et torture ! Vive la révolution !

TOUS ENSEMBLE, *mais décalés* : Vive la révolution !

MARIE-BLANCHE : Alors je commence... Un instant... je n'ai pas mes lunettes... ça ne fait rien... j'ai appris mon texte par cœur... donc... Je vais commencer avec une citation de Jean-Luc Nancé sans doute le plus important intellectuel vivant : « Là où gît l'homme, la femme surgit. » J'ajoute : elle sur-agit laissant ainsi la trace blanche s'opposant au noir du fascisme dont la *poleteia* resurgit dans le sur-rugissement d'une semence qui non-gît dans l'acceptance inclusive et vulvique de soi et de l'autre. J'ai dit intellectuel, j'aurais dû dire non-intellectuel comme actuelle est la progression non progressiste du non qui devient oui dans la contrainte révolutionnaire. Merci.

Des cris : « bravo »... « super »... « fanta » *seul Marco ne crie pas. Il dit quelque chose à l'oreille de Madeleine qui éclate de rire.*

*Modj se lève.*

MODJ : après ces paroles à la clarté éclairante, après ces mots sensés, riches, puissants, somptueux, innovateurs, utiles, profonds, extrêmes, oui extrêmes comme tout ce qui sort des lèvres de notre amie, où trouver le courage d'un dire qui puisse s'élever à de telles hauteurs, dans une stratosphère si azure ? Comment faire surgir un dire poétique, un dire d'amour ? La seule façon façonnant mon âme en ces instants de pure amitié pure, c'est de quérir une aide à Abū-l-Qāsim Maṣṣūr ibn Ḥasan al-Ṭūṣī, connu chez les Occidentaux sous le nom immortel de Ferdowsi. Immortel Ferdo, inspire-moi afin que je puisse émouvoir ces âmes immenses que le destin maître de nos vies nous a envoyées d'Italie, de France, de Perse, de Belgique, d'Allemagne, et de la belle immense et richissime Chicoutimi. Aide-moi !

*Un long coup de sonnette. Modj interrompt son discours. Brouhaha des mannequins. Jean se lève et va ouvrir une porte dérobée à la vue des spectateurs. On entend la voix de Jean et d'une femme.*

JEAN : Bonjour.

FEMME : Bonjour.

JEAN : Je crois que vous vous trompez. Il n'y a pas de malades ici.

FEMME : c'est bien le 3973 Drolet... la maison de Jean.

JEAN : Oui, Jean c'est moi. Mais...

FEMME : Vous êtes bien en train de fêter un sénateur italien...

JEAN : Oui, c'est bien ça

FEMME : Vous avez un débat sur politique et érotisme, n'est-ce pas ? On m'a envoyée en urgence en me disant qu'il y avait une multitude de malades... on a insisté sur « multitude ».

JEAN : Qui vous a envoyé ?

FEMME : Je ne peux pas vous le dire... *Privacy*... vous comprenez ?

JEAN : Écoutez...

FEMME : Est-ce que je peux entrer ?

JEAN : Oui. Venez. Tout le monde est bienvenu chez moi.

*Jean entre dans le salon accompagné par une très jeune femme toute de blanc vêtue. Une infirmière avec une croix rouge sur le couvre-chef qui semble directement sortie d'un film sur la guerre de 1914.*

JEAN s'adresse aux convives : Quelqu'un nous a envoyé une infirmière... on lui a dit qu'ici il a une multitude de malades... Sans doute quelqu'un qui aime les plaisanteries de mauvais goûts.

MARCO : Mauvais goût ? À bien regarder, je dirais plutôt de « bon goût »

ANDRÉ : Que nous soyons malades, cela me semble évident, mais de là à faire appel à une professionnelle...

*Madeleine se lève et s'approche de la femme. Elle lui chuchote quelque chose qu'on ne comprend pas. L'infirmière sourit. Sort de son sac un DVD.*

INFIRMIÈRE : J'aimerais mettre un peu de musique... ça fait partie du métier.

*Beaucoup de brouhaha du côté des mannequins.*

*Madeleine installe le DVD. Musique d'ascenseur.*

*Avec des gestes professionnels, l'infirmière laisse tomber sa blouse à ses pieds. En se tortillant elle déboutonne son chemisier.*

MARIE-BLANCHE : c'est dégueulasse. S'adressant à l'infirmière. Habillez-vous et sortez !

NICOLE : De quel droit tu la traites comme ça ! Et tu prétends être féministe ?

MARCO : On devait discuter de politique et érotisme ? Voici l'érotisme !

MARIE-BLANCHE : Pour des brutes comme toi...

NICOLE : Calmez-vous... un peu de respect pour cette fille.

*L'infirmière, après avoir jeté son chemisier sur Marco, commence à défaire ses jarretelles. Madeleine arrête la musique, ramasse la blouse et la tend à l'infirmière.*

MADELEINE : Madame, je crois qu'il est préférable que...

*L'infirmière arrête de danser et son regard ahuri fait le tour de la salle.*

INFIRMIÈRE : On m'a payée et je dois... Elle remet sa blouse et enlève sa calotte.

*Marco s'approche de l'infirmière et Madeleine*

MARCO : C'est une mauvaise plaisanterie... Asseyez-vous, prenez un verre avec nous. Votre présence suffit... pas besoin de vous déshabiller pour libérer éros.

INFIRMIÈRE : Je ne peux pas boire pendant le travail. Y a des contrôles. Merci... Je dois rentrer pour vérifier si j'ai une autre mission. J'ai besoin de travailler... pour... pour ma fille et mes études.

*Elle sourit à toute la tablée et sort accompagnée par Madeleine et Marco.*

*Tout le monde se tait. On entend par-ci, par-là quelques bribes de la discussion entre Madeleine et l'infirmière. Elles parlent tout bas. Il est difficile de comprendre qui dit quoi.*

Agréable... deux jours... réfugié italien... six ans... impossible...

*Madeleine revient seule.*

MADELEINE : Marco est allé raccompagner l'infirmière à sa voiture.

MARIE-BLANCHE : C'est lui qui a fait venir cette fille. J'en suis sûre. C'est son genre de provocations. S'il ne provoque pas, il est incapable de participer.

NICOLE : Tu ne le lâches jamais ! On va lui demander.

MARIE-BLANCHE : Et tu penses qu'il va te le dire ?

NICOLE : Oui.

GIORGIO : Je ne comprends rien... Mais, peu importe qui a envoyé cette belle fille, c'est plus intéressant pour aborder l'érotisme que tous les discours qu'on aurait pu faire. Vraiment belle, la fille et la beauté ouvre les espaces du politique... On l'oublie trop souvent... Nous avons été lâches.

ANDRÉ : C'est vrai. Ce qu'on a démontré, c'est un grand mépris pour cette fille. Elle faisait son travail et, si on la laissait faire, on en aurait sans doute tiré quelques leçons.

MADELEINE : Il me semble que le mépris était de rester habillées pendant qu'elle se déshabillait.

NICOLE : Personne ne t'empêchait de le faire

MARIE-BLANCHE : Ne cède pas à la provocation.

MADELEINE : Je ne cède à rien.

*Elle n'avait pas encore fini sa phrase qu'elle avait déjà envoyé bouler ses chaussures vers la porte. En se trémoussant sans grâce, elle commence à enlever son sweater.*

JEAN : Arrête, tu as trop bu.

*Elle enlève le sweater et avec un geste solennel le lance à Jean.*

MADELEINE : Je vise trop bien pour avoir trop bu... Merde, elle n'a pas repris son dvd. Passe-moi le DVD.

*Elle se remet les souliers, prend le DVD et sort.*

CHRISTOPHE : Elle est folle ! Nous sommes tous complètement fous !

NICOLE : Des malades...

PAOLO : Celui qui a envoyé la fille avait raison.

MARCO : Ou celle.

MARIE-BLANCHE : Celui. Celui qui a envoyé la fille est un malade... un taré... c'est Marco... j'en suis sûre... il est allé payer la fille...

NICOLE : Tu n'en sais rien... arrête...

JEAN : Je propose qu'on reprenne la lecture des textes. C'est le tour de Paolo.

NICOLE : Très bonne idée.

CHRISTOPHE : C'est ça, continuons. Vas-y Paolo.

PAOLO : Qu'est-ce que la révolution tranquille ? Rien qu'un oxymore. Qu'est-ce que le temps ? Rien qu'un mouvement. Qu'est-ce qu'un peuple ? Rien qu'une invention de l'État. Qu'est-ce qu'un orgasme ? Rien qu'une décharge. Qu'est-ce que l'amour ? Un désir sans passion. Qu'est-ce que la raison ? La servante du temps. C'est tout. Mais je pourrais ajouter : qu'est-ce que le tout ? Ce qui ne laisse pas de reste.

MARIE-BLANCHE : Formidable. Originales les questions et géniales les réponses. Paolo tu es un génie ! Il ne faut pas que tu rentres en Italie. Nous ne voulons pas te perdre.

PAOLO : Vous ne me perdez pas. L'éloignement rend les liens plus forts. Nul besoin des corps pour être proches.

CHRISTOPHE : Je ne comprends rien... plein de mots et pas de sens...

JEAN : Des mots qui habillent des mots.

CHRISTOPHE : Tout ça, ça ne veut rien dire.

*Marco revient. Tout le monde se tait.*

MARCO : Continuez... continuez....

MARIE-BLANCHE : T'as payé la...

NICOLE : Ta gueule !

MARCO : Oui, je l'ai payée. Je lui ai donné 100 \$ pour qu'elle puisse arrêter... pour ce soir...

MODJ : Ne dis pas de conneries...

*Marco va reprendre sa place. Jean se lève.*

JEAN : Reprenons les lectures. C'est ton tour Marco.

MARCO : Je passe mon tour.

JEAN : Ne fais pas le con !

MARCO : Ce n'est pas question de con... mais... d'une... je me retiens par respect pour Giorgio.

GIORGIO : Ne vous retenez pas pour moi... je trouve tout cela, comment on dit... divertent...

PAOLO : Amusant

GIORGIO : Oui, amusant

MARIE-BLANCHE : Oui, ça pourrait être amusant si on n'avait pas exploité le corps de cette fille.

NICOLE : On n'a rien exploité... tu fais une tragédie pour rien.

MARIE-BLANCHE : Pour rien ? C'est une tragédie pour les femmes...

NICOLE : Pour des femmes comme toi.

CHRISTOPHE : Moi aussi je trouve que tu exagères... Il aurait fallu laisser cette femme faire son travail et ensuite régler le problème entre nous.

MODJ : Le problème se règle avec l'amour... il faut plus d'amour...

CHRISTOPHE : N'importe quoi !

JEAN : Reprenons les lectures de nos textes, et oublions cette... cette... parenthèse.

MARIE-BLANCHE : Parenthèse ? je m'en vais.

MARCO : Tais-toi, surtout...

MARIE-BLANCHE : Tu veux me faire taire ?

MARCO : Oui. *Il se lève et il va baisser le volume de Marie-Blanche.*

MADELEINE : T'es pas correct. *Elle se lève et remet le son...*

*On entend un bruit incompréhensible sortant des enregistreuses.*

JEAN : Reprenons. Marco, c'est à toi.

MARCO : Je t'ai déjà dit que non.

JEAN : Ne fais pas le con...

MARCO : Ah ! C'est moi le con ?

MADELEINE : Oui, en ce moment, c'est toi.

MARCO : Cette connerie est sans fin... donc je me tais.

MADELEINE : Ne fais pas l'enfant.

MARCO : Prends ma place Christophe.

CHRISTOPHE : Oui, si tu veux. Je vais lire mon texte... ce n'est pas vraiment le mien... J'ai choisi une poésie de Baudelaire, une poésie que sans doute vous connaissez...

GIORGIO : C'était mon poète préféré.

PAOLO : C'était ?

GIORGIO : Je l'aime toujours beaucoup, mais maintenant je préfère des poètes moins explicites... plus dans la nuance. J'aime l'ombre.

MODJ : Je suis d'accord. Ce sont les nuances qui rendent clairs les contours, les vrais contours, les contours que l'amour contourne.

CHRISTOPHE : Je n'ai rien compris. Pour moi c'est du chinois.

MARCO : Du persan !

MADELEINE : Drôle.

NICOLE : Continue, Christophe.

CHRISTOPHE : Peut-être que... je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée.

JEAN : Vas-y.

CHRISTOPHE : oui... mais...

NICOLE : Moi aussi j'ai pensé à une poésie de Baudelaire. *Moesta et errabunda.*

CHRISTOPHE : C'est la même...



NICOLE : On en avait parlé la semaine dernière au chalet...

CHRISTOPHE : C'est vrai. Vas-y, toi.

NICOLE : Pourquoi moi ?

CHRISTOPHE : Tu es plus à l'aise.

NICOLE : Ok. J'y vais.

Dis-moi, ton cœur parfois s'envole-t-il, Agathe,  
Loin du noir océan de l'immonde cité,  
Vers un autre océan où la splendeur éclate,  
Bleu, clair, profond, ainsi que la virginité ?  
Dis-moi, ton cul parfois s'envole-t-il, Agathe ?

Je saute une strophe qui fait trop romantique... délavé... troisième strophe

Emporte-moi, wagon ! enlève-moi, frégate !  
Loin ! loin ! ici la boue est faite de nos pleurs !  
- Est-il vrai que parfois le triste cul d'Agathe  
Dise: Loin des remords, des crimes, des douleurs,  
emporte-moi, wagon, enlève-moi, frégate?

*Une voix derrière la porte*

Dites-moi, vos culs, comme vos mots, s'envolent-ils ?  
Loin ! loin ! ici la boue est faite de vos peurs !

NICOLE : *En criant vers la porte* Maxime, fais pas le con, entre.

*Entrent : une femme dans la trentaine (Sylvie), courts cheveux noirs, longue jupe à fleurs, chemisier vert bien déboutonné, une bouteille à la main et un homme dans la quarantaine (Maxime), blouson en cuir, bottes de cow-boy, une bouteille de vin sous le bras, un fume-cigarette aux lèvres.*

*Jean fait les présentations. Maxime et Sylvie restent debout à côté de la table. Sylvie répond avec un léger mouvement de la tête et un « salut » à ceux qui lui sont présentés, Maxime fixe les présents sans dire un mot.*

MARCO : *S'adressant à Maxime.* Ce qui est sûr, c'est que tu ne te démentis pas.

MAXIME : Ça ne devait pas être une soirée sur politique et érotisme ? J'ai l'impression d'entrer dans un dortoir ! *s'adressant à Jean.* Ouvre les bouteilles, s'il te plaît.

JEAN : il y a déjà des bouteilles ouvertes.

MAXIME : Je ne suis pas aveugle. Je ne bois pas cette piquette. *Il prend la bouteille de Sylvie et lui passe les deux bouteilles.* Ouvre et ne fais pas d'histoire.

*Maxime et Sylvie vont s'asseoir sur le divan. Marco leur apporte deux verres. Maxime scrute longuement son verre.*

MARCO : Ça ne va pas ? Ce n'est pas le bon verre ?

MAXIME *lui met le verre sous le nez.* Il n'est pas bien lavé.

MARCO : Il est propre.

MAXIME : *s'adressant à Sylvie.* Montre-lui ce que c'est qu'un verre propre.

*Sylvie se lève et va vers la cuisine, d'où sort Jean avec les deux bouteilles ouvertes. Il se penche pour déposer les bouteilles sur la petite table. Maxime l'arrête.*

MAXIME : Une seule. Mets l'autre sur la table.

*On entend des bruits confus en provenance des enregistreuses. Quelques secondes de silence.*

MARIE-BLANCHE : Tu avais raison Nicole, ce n'est pas Marco, c'est son grand ami qui a envoyé cette pauvre fille.

MARCO : Pauvre fille ?

MARIE-BLANCHE : Fais pas l'innocent... la danseuse...

MAXIME : La danseuse ?

SYLVIE : *En tendant le verre à Maxime, à voix très haute.* Tu ne te souviens pas ? Marco nous avait dit qu'il provoquerait ses amis intellectuels avec un strip-tease... Ça doit être ça.

MAXIME : J'avais compris que c'était lui qui allait se déshabiller !

MARCO : Max ! Arrête... on m'emmerde déjà assez...

MAXIME : Oui, mais ce sont tes amis intellos... aie le courage d'assumer tes choix...

MARCO : Arrête !

MARIE-BLANCHE : Ils sont de mèche... ils jouent à se renvoyer la balle, mais à moi on ne la fait pas ! Jean, ou tu les fais sortir ou je m'en vais...

MODJ : Je te suis.

JEAN : Ne faisons pas de tragédies inutiles...

NICOLE : Et surtout ridicules !

GIORGIO : Je ne comprends pas tout, mais je trouve ces prises de bec très intéressantes...

PAOLO : Je t'avais expliqué qu'au Québec il y a une naïveté et une candeur que nous, dans la vieille botte, nous avons perdues depuis longtemps.

GIORGIO : Une jeunesse...

MODJ : Une jeunesse qui n'en est pas une, mais dans le sursaut qui oublie le sur s'étanche dans une porosité fille du plein qui n'est trop que dans le trop.

MAXIME : C'est toi qui es de trop... tais-toi ou je te fais taire... *et il se lève.*

MODJ : Ce n'est pas avec la force qu'on force la force des idées...

*Pendant que Modj parle, Maxime ferme son magnétophone.*

ANDRÉ : C'est pas correct...

MAXIME : Et, dégorger des torrents de mots insensés, c'est correct ?

ANDRÉ : T'es pas chez toi...

MAXIME : Toi non plus

MARCO : Et, chez Jean, pour calmer les esprits, on boit un autre verre, n'est-ce pas Jean ?

*Marco prend une bouteille et verse un verre à Jean, il s'approche de Maxime qui retire son verre.*

MAXIME : Pas de ce picrate... Sylvie, passe-moi notre bouteille. *Il sert Madeleine et Sylvie et il boit au goulot.* Il faut admettre que ces maudits français connaissent l'art du rouge !

SYLVIE : Du blanc aussi.

*Maxime répond avec un sourire complaisant au sourire satisfait de Sylvie et puis il s'approche de Modj, allume le magnétophone et met le volume au maximum. On n'entend qu'un très fort bruit de fond. Marco s'approche et baisse le son.*

MADELAINE : *S'adressant à Marco et Maxime.* À quel jeu jouez-vous ?

MARCO : Au jeu du sérieux.

MAXIME : Ils ont déteint sur toi plus que je ne le pensais. « Au jeu du sérieux » : de la bull shit.

*Maxime reprend place sur le fauteuil. Sylvie le suit.*

JEAN : *S'adressant à Giorgio.* Toutes mes excuses mais, chez moi, c'est souvent le bordel. Tout le monde fait ce qu'il veut.

GIORGIO : C'est l'idéal. Chez nous on a oublié ce monde où la liberté de parole est maîtresse.

JEAN : Le respect des hôtes, devrait l'être aussi...

PAOLO : La liberté est bien plus importante que le respect.

*Maxime tape des mains. Avec quelques frappes de retard, Sylvie le suit.*

ANDRÉ : C'est vrai, mais Maxime, comme d'habitude, prend un peu trop de libertés.

MARIE-BLANCHE : Je me tais sinon... sinon j'explose.

MAXIME : *En a parte à Sylvie, mais assez fort pour que tout le monde l'entende.* Fuyons si on ne veut pas se noyer dans la merde.

*Sylvie lui dit quelque chose qu'on n'entend pas.*

MAXIME : *Toujours parlant à Sylvie.* T'as raison. Ne soyons pas lâches.

CHRISTOPHE: Je ne comprends vraiment pas toutes ces histoires. Je m'en vais. Jean, s'il te plaît, éteins-moi.

JEAN : Tu veux vraiment ?

CHRISTOPHE: Oui, merci.

*Jean l'éteint.*

PAOLO : L'atmosphère est lourde, trop lourde. *S'adressant à Marie-Blanche.* L'autre jour tu disais : « pas de politique d'émancipation sans érotisme, pas d'érotisme sans présence ». Reparlons de cela.

MARIE-BLANCHE : Ça ne vaut pas la peine. Peu importe ce que je dis, ils sont contre.

ANDRÉ : Non, moi non... Ni Paolo ni Modj non plus...

NICOLE : Moi non plus... je m'oppose quand tu déconnes sur des choses sans importance.

MARIE-BLANCHE : Une danseuse nue... sans importance ?

NICOLE : Non, la danseuse est très importante...

MARCO : Surtout pour l'érotisme...

NICOLE : Maaarco... ne provoque pas... Vas-y...

MODJ : Oui, vas-y... ne nous prive pas de tes idées... Je ne t'ai jamais entendu dire quelque chose de... de... jamais des lieux communs... Vas-y... fais-le pour moi et pour l'amour qui, malgré les malentendus, flotte dans cette maison.

MARIE-BLANCHE : Je me plie... Donc, ce n'est que dans l'absence de la présence qu'éros s'appareille au non-dit de l'autre qui n'est que... que...

MODJ : Porno.

MARIE-BLANCHE : Oui, porno

MAXIME : Si je sors ma bite, sa présence absence non dite est-elle fille d'éros ? Vas-y Sylvie sors-là.

*Sylvie commence à lui ouvrir la braguette.*

MARCO : Arrête, Max !

MAXIME : Continue, Sylvie. C'est à moi qu'il a dit d'arrêter.

*Sylvie qui s'était arrêtée, reprend à déboutonner.*

MAXIME : *S'adressant à Marco.* Est-ce que c'est un hasard si tous tes amis politico-éroticos n'ont pas de jambes, de vulves, de mains ? S'ils ne sont qu'une boîte remplie de mots ? *S'adressant aux « boîtes »* un peu de décence, taisez-vous.

*Tout un brouhaha s'élève des boîtes. On entend quelques mots par-ci par-là. Vulgaire... antiintellectuel... modernité... censure...*

NICOLE : Pas d'accord pour la forme, mais, il a peut-être raison... Il vaut mieux refaire le débat après avoir retrouvé nos corps. Jean, éteins-moi.

*Giorgio, Paolo et André aussi demandent à Jean de les éteindre. Ce que Jean fait (Il a l'air soulagé).*

MARIE-BLANCHE : Vous êtes tous des lâches. Moi je ne demande pas de m'éteindre. Je me tais, parce qu'ils ne méritent pas mes mots.

MODJ : Moi aussi

MARCO : Assez. *Il va éteindre Marie-Blanche et Modj. Maxime applaudit.*

*La sonnette.*

MARCO : Reste là, Jean. Je vais ouvrir.

*On entend Marco parler avec une femme.*

MARCO : Bonsoir. Comment allez-vous ?

FEMME : Bien, merci

MARCO : Avez-vous oublié quelque chose ?

FEMME : Non... je voulais vous remercier... L'autre rendez-vous a été annulé...

MARCO : Entrez.

*Une femme habillée sportive entre. Il s'agit de l'infirmière. Échange de salutations.*

MADELEINE : Prenez une chaise. Nous sommes de vieilles connaissances, mais non ne connaissons pas nos noms. Je suis Madeleine. *Elle indique les autres et les nomme.* Et vous.

FEMME : Sylvie.

JEAN : Nous avons deux Sylvie...

MAXIME : Imaginez si vous aviez deux Maxime !

SYLVIE : Ou deux Marie-Blanche.

MARCO : Je préfère ne pas y penser. *Il s'adresse à l'ex-infirmière.* Pour nous, Sylvie, vous êtes notre infirmière dont le monsieur assis à côté de l'autre Sylvie a payé le déplacement. Un verre de vin ?

INFIRMIÈRE : Une bière...

MARCO : Bien sûr.

*Marco s'en va dans la cuisine chercher la bière.*

JEAN : *S'adressant à Maxime.* Donc, c'est toi qui as organisé tout ça !

MAXIME : Non. *Il sourit à Sylvie.* C'est nous. Nous nous sommes dit que pour des diarrhéiques comme vous, le seul constrictif était un beau corps se tordant de plaisir... simulé. Bien sûr. Voilà. C'est aussi simple que ça.

MADELEINE : Oui... vous nous avez bloqués, mais à quel prix !

MAXIME : Deux cents dollars.

MADELEINE : Fais-pas l'imbécile.

MAXIME : *Il s'adresse à l'infirmière.* Combien en garde la compagnie ?

INFIRMIÈRE : Cent.

MAXIME : Avant, ça s'appelait exploitation. Par le cul ou par la tête, on est tous exploités. Il y a ceux qui ont le cul dans la tête et ceux qui ont la tête dans le cul...

MARCO : *Qui vient d'entrer avec la bière.* Et les autres ?

MAXIME : Les autres n'ont ni tête ni cul.

MARCO : *Il s'adresse à l'infirmière.* Qu'en pensez-vous de ces histoires de tête et de cul ?

INFIRMIÈRE : J'ai l'impression de n'appartenir à aucune de ces catégories. J'exploite votre cul pour avoir de l'argent et du temps pour étudier et éduquer ma fille.

JEAN : C'est dommage que nous amis soient éteints. Ça, c'est une entrée en matière ! Donc, vous ne vous sentez pas exploitée.

INFIRMIÈRE : Pas du tout. Quand je regarde certains mecs baver, je me sens plutôt exploiteuse. Je sais que les gens considèrent mon travail comme un travail avilissant, ils disent que je vends mon corps... Mais, comme dit Piotte, mon prof de science po, on ne peut pas vendre le corps, car on est son corps. Quand je danse devant certains sourires bêtes, je ne vends pas mon corps. Je ne vends rien. *Une courte pause.* Je ne sais rien de votre métier, mais je crois que vous êtes plus exploités que moi. Vous passez votre journée dans un bureau et moi deux ou trois heures le soir dans des maisons parfois très accueillantes... et je fais assez d'argent... pas besoin de plus.

MADELEINE : Jamais de violence, de viol... tout est toujours simple comme vous semblez dire ?

INFIRMIÈRE : Bien sûr, il y a des moments pas très agréables... comme dans tout.

MADELEINE : Il y a quand même une différence entre le boss qui vous emmerde ou les étudiants qui se refusent à comprendre ou un... un client qui vous viole.

INFIRMIÈRE : Je ne crois pas qu'il y ait plus de clients qui s'essayent avec moi que de boss qui tripotent leurs employées.

MARCO : S'adressant à Madeleine. Tu sembles vraiment vouloir lui faire dire que son travail est plus dangereux que le nôtre.

SYLVIE : Je crois que Madeleine pense qu'il s'agit d'un travail avilissant.

INFIRMIÈRE : Mon prof de science Po dès qu'on ajoute une coloration morale au politique, il s'insurge. L'autre jour il a chassé une étudiante du séminaire.

MARCO : Vous parlez toujours de Jean-Marc Piotte

INFIRMIÈRE : Oui.

MARCO : Sacré Jean-Marc.

INFIRMIÈRE : Vous le connaissez ?

JEAN : Oui, c'est un ami. Ce soir il aurait dû venir, mais il a une un petit accident de vélo.

INFIRMIÈRE : C'est dommage.

MADELEINE : Vous n'auriez pas été gênée par sa présence ?

INFIRMIÈRE : Je suis habituée à me faire déshabiller dans le séminaire ou dans les couloirs...

MADELEINE : Et vous trouvez ça normal.

INFIRMIÈRE : Oui, vous n'avez jamais vu des hommes qui vous déshabillent... avec les yeux.

MADELEINE : Oui... mais je ne trouve pas ça agréable.

SYLVIE : Moi, oui. Se faire déshabiller avec les yeux c'est érotique, la violence c'est autre chose...

MAXIME : C'est politique.

JEAN : Si nos mannequins étaient encore allumés...

MARCO : Allume-les...

JEAN : On risque...

MARCO : On ne risque rien.

JEAN : mais, ils n'ont pas suivi notre discussion...

MARCO : Ils ont suivi... ils ont suivi...

JEAN : Qu'est-ce que tu dis ! Ils étaient éteints !

MARCO : Même éteints, ils ont une batterie qui leur permet pendant quelques jours d'exécuter le programme d'intelligence artificielle qui les rend humains, mais sans la capacité de parler.

MAXIME : L'intelligence artificielle qui les rend humains ! Tu as besoin de te reposer ou de réapprendre le sens des mots.

MARCO : Essayons et on verra. *Il fait le tour des mannequins et il les allume.* Que dites-vous de nos échanges ?

*Les mannequins commencent à parler tous en même temps. On ne comprend rien.*

MADELEINE : Un à la fois...

GIORGIO : Je suis complètement d'accord avec Sylvie.

MADELEINE : Laquelle ?

GIORGIO : La très belle danseuse... ce n'est pas que l'autre Sylvie ne soit pas belle, mais elle s'exprime moins.

PAOLO : Je suis complètement d'accord avec toi, Giorgio.

*Un long silence.*

MADELEINE : Marie-Blanche... André... Christophe... vous êtes du même avis ?

MARIE-BLANCHE : Je ne renonce pas à mon silence annoncé... mon silence qui n'est silence que pour ceux qui écoutent les sons et pas les sens.

MODJ : Moi aussi j'accompagne Marie-Blanche dans sa résistance silencieuse.

*André et Nicole commencent à parler en même temps. Ils s'arrêtent.*

ANDRÉ : Vas-y Nicole.

NICOLE : Comme j'ai déjà dit, j'attends d'avoir un corps de femme avant de parler d'érotisme.

ANDRÉ : Tout a été dit. Je réserve mes mots pour une discussion avec Jean-Marc.

CHRISTOPHE : Moi ça m'intéresse, je trouve que notre infirmière nous fait du bien. Il me semble quand même qu'elle escamote les considérations de Madeleine sur le viol.

INFIRMIÈRE : J'ai travaillé comme serveuse dans un bar sur Saint-Laurent et j'ai travaillé comme secrétaire dans un bureau pendant quelques mois. Dans ces deux emplois plus décents, selon certaines moralisatrices dont la morale est souvent au service de leur passé, j'ai subi trois... non,

quatre tentatives de viols dont un mené à terme par un prof de l'UDM fort réputé en histoire des mœurs... aucune tentative pendant ces deux ans de service de danse dans les maisons.

MADELEINE : Comment expliquez-vous cela ?

INFIRMIÈRE : Les rôles et les frontières sont claires et si quelqu'un les dépasse, il le fait dans le sens inverse du gros dégueulasse de prof d'histoire. J'ai eu au moins une dizaine de déclarations d'amour et mes meilleurs amis, je les ai connus de cette manière « indécente ».

MADELEINE : Je ne sais pas quoi dire... je trouve très étonnant...

MAXIME : Je ne trouve pas étonnant. C'est normal que des constipés du sexe et diarrhéiques de la parole libèrent leurs bas instincts dès qu'une belle femme leur montre ses cuisses.

MARCO : Maintenant c'est toi, le fossoyeur de la morale, qui moralise...

MAXIMES : Je suis sûr que tu dis ça à cause du « bas » que j'ai associé aux instincts.

MARCO : Mais... oui... quoi d'autre ?

MAXIMES : J'ai dit « bas » par rapport à la tête, quand on est debout. Pas au sens moral. J'aurais dû dire « moyens instincts »... mais je trouve tellement laid, comme « un moyen café »

INFIRMIÈRE : Excusez-moi si j'interviens encore. Le prof d'histoire dont je vous ai parlé est un pauvre mec plein d'amies, mais le fait qu'il soit pauvre dans sa tête ne le rend pas digne de considération à mes yeux. Les seuls pauvres que je respecte ce sont les pauvres économiques. Le pauvre hors métaphore.

MARCO : Que pensez-vous des réactions indignées de certains parmi nous ?

INFIRMIÈRE : Des pauvres d'esprit, des gens sans âme...

JEAN : Je trouve que vous exagérez. Il, ou plutôt elle, ne pense pas comme vous... ça ne veut pas dire qu'il ne faille pas se confronter.

INFIRMIÈRE : Dans mon séminaire, on se confronte, mais on est toutes sur un plan d'égalité... ici moi, j'étais extérieure au groupe... Une intruse.

PAOLO : Voilà le mot ! « Intruse ». Ce mot ouvre tout un spectre de réflexion... Intrusion... Il faut une lutte pour l'intrusion.

CHRISTOPHE : Mais on fait déjà tout un baratin avec inclusion...

PAOLO : L'inclusion et le méli-mélo petit-bourgeois, l'intrusion est révolutionnaire...

GIORGIO : Et donc par essence politique.

CHRISTOPHE : Je croyais que parmi les gens de gauche l'expression « petit bourgeois » était désuète. Mais... sans doute que je ne suis pas assez les débats politiques. À part ça, pourquoi l'inclusion est petite-bourgeoise et intrusion révolutionnaire ?

PAOLO : L'inclusion implique que les inclus ont quelque chose en commun avec ceux qui les ont inclus. L'inclusion se fait en douce. Tandis que l'intrusion n'implique pas de similitudes, mais l'introduction est faite en forçant... sans qu'on en ait le droit... La révolution est l'intrusion des défavorisés dans le monde des privilégiés.

GIORGIO : Je vais ajouter que l'inclusion ne relève pas du politique, mais de la gestion.



CHRISTOPHE : Pas sûr d'être d'accord, mais...

JEAN : On peut donc dire que l'inclusion est l'accueil de l'autre qui est comme moi et donc il s'agit de gestion, tandis que l'intrusion est un vrai autre qui vient déranger mes règles et donc il faut la politique pour régler le conflit. C'est bien ça ?

PAOLO : Oui, c'est une autre façon de le dire.

MADELEINE : Inclusion comme le féminin et l'intrusion comme le masculin ? Le féminin comme gestion et le masculin comme révolutionnaire ? Inclusion comme intégration et fermeture ? Intrusion comme rupture ?

MAXIME : Intrusion comme viol, un viol de l'organisation sociale générant une autre organisation où le viol des femmes n'a plus raison d'être.

MADELEINE : Moi, j'arrête. Il me semble qu'on dit n'importe quoi.

MAXIME : Voilà une femme lucide. Nous disons n'importe quoi.

SYLVIE : Faisons n'importe quoi.

*Elle se lève et s'approche de Marco à qui elle chuchote des mots incompréhensibles. Elle s'enlève la culotte et s'assoit les jambes larges (la jupe cache tout).*

*Tout le monde est mal à l'aise.*

*Madeleine fait un signe de tête à Jean. Ils sortent de scène.*

MAXIME : *S'adressant à l'infirmière. Assieds-toi avec moi. L'infirmière s'assied. Maxime l'embrasse sur la joue.*

*Marco est debout, confus, il semble chercher un appui quelconque.*

MAXIME : *à Marco. Agenouille-toi et fais ton devoir, catho-marxiste de merde.*

*L'infirmière dit quelque chose à l'oreille de Maxime.*

MAXIME : *comme s'il parlait à l'infirmière, mais à très haute voix. Oui, ton Piotte a raison, tous ces pseudo-révolutionnaires sont des cathos-communistes avec la morale vissée au cul.*

*Marco glisse sa tête sous la jupe de Sylvie.*

MAXIME : *s'adressant aux mannequins. Ite missa est.*

*Fin du deuxième acte*

## Troisième acte

*Pour les trois scènes, la même petite pièce : une table au centre avec une machine à écrire, des livres et des journaux. Des chaises un peu partout. Un tourne-disque, un poêle à bois. Un frigo. Sur le mur, une photo de Mao. Une petite bibliothèque complètement remplie de disques et de livres. Quelques bouteilles sur une étagère.*

*Les rôles dans cet acte sont joués par les mêmes acteurs des deux actes précédents. Tous les acteurs portent un masque « jeune » : ils sont tous fin de l'adolescence et début de la vingtaine.*

*Deux des trois personnages (Madeleine, Marco et Jean) lorsque le troisième personnage est en scène sont parmi le public.*

Scène I : Bordeaux, Madeleine

*Le début se passe avec les rideaux fermés, mais les spectateurs entendent très clairement les échanges. Les personnages jouent Incident à Vichy de Arthur Miller. Madeleine est la réalisatrice qui joue aussi le rôle du Tzigane. Rôles dans la pièce de Miller : Julie (Lebeau), Madeleine (Tzigane), Mohamed (Monceau), Aziz (Leduc), Ousmane (Bayard).*

MONCEAU Il semble qu'ils vérifient les papiers d'identité.

LEDUC Selon quelle procédure ?

Madeleine. Il faut qu'on respecte les indications de Miller : Aziz, tu dois rester calme même si tu as peur, tu dois regarder les autres sans faire une face terrorisée. Une autre fois.

MONCEAU Il semble qu'ils vérifient les papiers d'identité.

LEDUC Selon quelle procédure ?

MONCEAU Ils viennent de commencer — cet homme d'affaire est le premier.

LEBEAU est-ce qu'ils vous ont mesuré le nez ?

LEDUC Mesuré le nez ?

LEBEAU En mettant l'index sur la racine et le gros doigt sur la pointe du nez. Ouais, ils m'ont mesuré le nez, là dans rue. Je vous dis ce que je pense... Avec votre permission.

(MADELEINE Un instant, « votre permission » est adressé à Leduc, fais au moins un mouvement de la tête.)

*Levé du rideau. Les acteurs se figent comme s'ils ne s'attendaient pas de se trouver devant des spectateurs. Après quelques secondes ils reprennent à lire dans leurs photocopies.*

BAYARD Ça ne me dérange pas, pourvu que tu sois sérieux.

LEBEAU Je crois que c'est pour transporter des pierres. Il vient de m'arriver — lundi passé une fille que je connais, arrivée de Marseille — la route est pleine de détours. Elle a dit qu'il y avait plein de gens qui ne faisaient que porter des pierres. Un grand nombre des juifs, elle pensait, des centaines.

LEDUC Je n'ai jamais entendu parler de travaux forcés dans la zone de Vichy. Ça arrive ici ?

BAYARD D'où viens-tu ?

LEDUC Je vis à la campagne.

(Madeleine. Tu ne dois pas répondre si vite. Tu dois donner l'impression que tu te demandes si tu dois répondre. Reprenons avec la question de Bayard.)

BAYARD D'où viens-tu?

LEDUC Je vis à la campagne

(Madeleine. Parfait.)

LEDUC Je ne viens pas souvent en ville. Il n'y a pas eu des arrêtés pour le travail forcé, n'est-ce pas ?

BAYARD pas du tout. Écoutez. Je veux vous dire quelque chose, mais je ne veux pas que vous le répétiez. Tu as entendu ce que j'ai dit ?

LEBEAU Ne me prend pas pour un idiot. Putain, je sais que c'est sérieux.

BAYARD Je travaille dans une gare de marchandise, Hier on a eu trente et un trains en gare. L'ingénieur est Polonais et donc je n'ai pas pu lui parler, mais un des aiguilleurs a dit qu'il entendait de gens dedans.

LEDUC Dedans, dans les wagons ?

BAYARD Oui. En provenance de Toulouse. J'ai entendu dire que les deux dernières semaines il y a eu une rafle calme de Juifs. Et qu'est-ce qu'il fait un ingénieur polonais dans un train dans le sud de la France ? Vous comprenez ?

LEDUC Camp de concentration ?

MONCEAU Pourquoi ? Un grand nombre de gens se sont portés volontaires pour du travail en Allemagne. Ce n'est pas un secret. Ils doublent la ration à tous ceux qui y vont.

BAYARD Les wagons sont fermés de l'extérieur. Et ils puent. On peut sentir la puanteur à des centaines de mètres. Des enfants pleurent à l'intérieur. On peut les entendre. Et des femmes. Ils ne renferment pas à clef des volontaires de cette façon. Je n'ai jamais entendu ça.

LEDUC, Mais je n'ai jamais entendu dire qu'ils appliquent les lois raciales ici. C'est encore territoire français malgré l'occupation. Ils en ont fait un point d'honneur.

BAYARD Ce sont les Tsiganes qui m'ennuient.

LEBEAU Pourquoi ?

BAYARD Dans les lois raciales, ils sont dans la même catégorie. Inférieure.

(Madeleine. S'adressant à Bayard, tu dois te tourner vers le Tzigane.)

LEBEAU Et s'il avait vraiment volé la poêle... alors naturellement il... Toi, écoute! As-tu volé la poêle? Tu l'as volé n'est-ce pas?

TZIGANE Non volé. Non.

(Madeleine. Ce n'est pas une ritournelle... plus de participation... plus de crainte que Bayard ait raison.)

JULIE On n'est pas des acteurs professionnels...

MADELEINE Oui, mais un minimum...

*Thomas entre. Furieux. Les acteurs le regardent interloqués.*

THOMAS Des fascistes... des pourris... antisémites !

MADELEINE Calme-toi, tu ne vois pas...

THOMAS Je vois, je vois... je vois qu'il est inutile de continuer.

MADELEINE Qu'est-ce que tu dis ?

THOMAS Ils nous ont révoqué le permis.

MOHAMED, Mais, si seulement hier...

THOMAS Il doivent avoir reçu un ordre.

MOHAMED de qui ?

THOMAS Je n'en sais rien... peut-être le préfet.

OUSMANE Cet enculé fasciste... musulmans, noirs, tous des trous du cul pour cet enculé.

SARAH T'oublie les juifs

OUSMANE ouais...

MADELEINE Qu'est-ce qu'ils ont dit ?

THOMAS *Avec une voix de fausset.* Nous avons longtemps... réfléchi longtemps, vraiment longtemps. Nous avons bien pesé les pours et les contres et nous sommes arrivés à cette décision douloureuse, mais nécessaire. Nous sommes dans l'impossibilité de vous donner le permis. Si ça dépendait seulement de moi...

MADELEINE Et toi qu'est-ce qu'as-tu répondu ?

THOMAS Que ce n'était pas correct, qu'on travaillait depuis deux mois pour préparer cette pièce qui... que ça faisait partie de notre travail d'alphabétisation...

OUSMANE Tu ne leur as pas dit d'aller se faire foutre

MADELEINE Tu le connais.

THOMAS *S'adressant à Ousmane.* Tu penses que si c'était toi...

OUSMANE Si c'était moi, je leur aurais craché à la figure.

SARAH J'ai toujours eu des doutes...

JULIE Moi aussi...

MADELEINE Toi des doutes... sur quoi ?

JULIE Toujours drôle...

SARAH C'est clair pourquoi ! Les nazis oui, mais pas Vichy. Nous, nous ne sommes plus antisémites ! Pathétiques et ridicules

JULIE Petits bourgeois, qui chient dans leur froc dès que les révolutionnaires anticapitalistes montrent leurs bras

OUSMANE Et antimusulmans... surtout

SARAH je ne comprends pas ce que l'anticapitalisme puisse bien faire ici.

JULIE Beaucoup...

MOHAMED Je comprends les antimusulmans...

SARAH *Un moment d'hésitation.* Tu sais très bien ce que je pense.

THOMAS Vous aviez des doutes, mais vous croyez comme moi qu'on aurait pu la jouer, ils nous avaient réservé la salle...

MADELEINE Ils ne l'ont même pas lu... c'est clair-

THOMAS Ce n'ai pas ce qu'ils m'ont dit.

AZIZ Ils ? Qui ?

THOMAS Le responsable à la culture et deux de ses sous-fifres. J'ai lui ai demandé si je ne pouvais pas rencontrer le maire. Il m'a regardé avec un sourire puant : « Penses-tu qu'il a du temps pour de telles... » Il n'a pas terminé la phrase. Un des sous-fifres l'a interrompu pour me dire que le maire était pratiquement toujours à Paris...

JULIE Léchouiller la grande asperge...

SARAH Est-ce le type qui joue en double avec Chaban ?

THOMAS De qui tu parles ?

SARAH De ton responsable de la culture.

MADELEINE Oui, c'est lui... celui de la culture de la raquette...

OUSMANE Du racket...

MADELEINE Très drôle.

SARAH Mon père dit qu'il ne lit que les pages sportives du Sud-Ouest.

OUSMANE Mieux lire le *Jerusalem Post*...

THOMAS Ne commencez pas...

JULIE Ils nous connaissent et ils ont peur qu'on fasse tout un bordel avec l'excuse de la pièce.

SARAH Je crois qu'ils l'ont lue et ils ne veulent pas qu'on soulève le voile sur la politique raciste de Vichy

AZIZ De la France.

MOHAMED C'est facile de passer du racisme de Vichy ou racisme actuel anti-arabe...

THOMAS Vichy n'est pas toute la France

AZIZ C'est la plus grande partie.

OUSMANE, Mais... tous anti-Arabes.

*Un long moment de silence. Ousmane sort un paquet de Gitanes, allume une cigarette et passe le paquet à Mohamed. Madeleine fouille dans son sac et sort un paquet de cigarettes italiennes : Alfa.*

JULIE Passe-moi une de tes cigarettes italiennes dégueulasses.

MADELEINE À Ousmane. Passe-moi le briquet.

*Les quatre commencent à fumer. Un assez long moment de silence. Les quatre fumeurs ont l'air ravi. ((À cause des lois anti-tabac il faudra sans doute que les acteurs miment l'action de fumer et que de la fumée sort du plancher ou de n'importe où))*

SARAH vous voulez vraiment nous empester avec vos clopes populo ?

OUSMANE mieux que tes Turmac parfumées à la pisse de vieille Bordelaise

JULIE J'aime ça « parfum de pisse de vieille Bordelaise »... Bravo Ous !

SARAH Je n'en doutais pas... Ousmane est malin...

AZIZ Comme un singe

OUSMANE C'est toi le singe.

MADELEINE Comme d'hab on se chipote et basta.

JULIE L'italophile a parlé.

MOHAMED Pratico-pratiques... et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

OUSMANE On se gratte les couilles.

MADELEINE *s'adressant à Sylvie et Sarah* Laissons que les mecs se grattent les couilles, mais nous...

SARAH Nous ne devons pas renoncer...

MADELEINE Je suis d'accord, mais il faut trouver une autre salle.

JULIE Ou une place publique.

MOHAMED On va demander à Jean Émile.

JULIE Jean-Émile ?

MOHAMED Jean-Émile Vidal

JULIE On ne va rien demander... les bureaucrates du PCF sont pires que les bourgeois.

MADELEINE Du n'importe quoi... ta haine du PCF t'aveugle

MOHAMED Vidal a fait beaucoup pour la révolution algérienne

JULIE Révolutiooon...

MOHAMED Oui, révolution...

JULIE La révolution, la vraie, se fera dans des pays développés ou elle ne sera qu'une révolte d'intellectuels à la mords-moi le nœud ...

AZIZ Et la révolution bolchévique ?

JULIE Elle nous a fait cadeau de Staline...

MADELEINE Putain, est-ce le moment de s'embarquer dans nos discussions sur le PCF !

THOMAS Et si on retournait à l'idée initiale...

MOHAMED Laquelle ?

THOMAS Quand tu es arrivé on avait déjà choisi cette pièce, mais pour en arriver là on avait eu de longues discussions... plutôt enflammées.

AZIZ, OUSMANE *En même temps...* Nous non plus.

MADELEINE Vous n'étiez pas là... on ne vous connaissez pas encore...

OUSMANE Les Arabes de service n'étaient pas encore arrivés.

SARAH Arrête tes conneries... c'est nous qui... qui...

OUSMANE Qui... êtes à notre service ? Putain de merde... personne vous a obligés.

THOMAS calme... calme...

MOHAMED Alors expliquez-nous comment vous en êtes arrivés là.

MADELEINE Je ne crois pas que c'est intéressant...

MOHAMED Vas-y. Laissez-nous juger, nous ne sommes pas mongoliens.

AZIZ, Mais, nous sommes musulmans !

SARAH Putain, laissez-le parler.

THOMAS Quand on a commencé la campagne d'alphabétisation...

JULIE Pas besoin de partir de Spartacus...

THOMAS Je voulais dire que dès le début... début... on avait pensé à une pièce de théâtre... toi non plus tu n'étais pas là...

JULIE J'étais là quand le triumvirat des sages a choisi.

MADELEINE, Mais quelle mouche t'a piquée ! Ce n'est pas parce qu'au début on était trois... On avait pensé à une pièce de Racine, mais on est très vite tombés d'accord. C'était une très mauvaise idée pour des gens qui n'avait pas suivi des cours classiques... On était donc passé à des auteurs modernes et sans trop de discussions on était tombé sur Brecht, un auteur engagé allemand

MOHAMED On connaît.

OUSMANE Moi, je ne connais pas.

MOHAMED C'est un écrivain communiste qui écrit des pièces dans un langage très simple. Racine est un écrivain d'il y a trois siècles, pas facile à comprendre.

OUSMANE Comme l'arabe du Coran...

MOHAMED C'est un peu ça...

MADELEINE On était tombés d'accord sur *Le cercle de craie caucasien*. Une pièce où deux femmes déclarent d'être la vraie mère d'un enfant et un juge très malin, pour trouver la vraie mère, recourt à un stratagème emprunté à Salomon : l'enfant est mis au centre d'un cercle tracé avec de la craie et les deux mères doivent le tirer par les bras des deux côtés opposés. La gagnante sera celle qui fera sortir l'enfant de son côté. La vraie mère, pour ne pas faire du mal à son enfant, ne tire pas, mais laisse que la fausse mère le sorte du cercle ce qui permet au juge de comprendre que la vraie mère est celle qui n'a pas voulu faire du mal à l'enfant.

THOMAS Brecht n'emprunte pas l'idée à la bible, mais à une pièce théâtrale chinoise... une pièce qu'on a lue, mais qui ne nous a pas convaincue...

AZIZ De ça... de ça à Vichy...

SARAH Les deux auteurs abordaient le thème de la justice de façon trop universelle...

THOMAS Ahistorique

OUSMANE Que veut dire quoi ?

THOMAS Hors de l'histoire... loin des préoccupations... pas reliées à ici et maintenant...

JULIE Et, à ce point, Sarah a tiré la couverture vers l'antisémitisme

SARAH Non... s'il y a quelque chose que l'antisémitisme n'est pas, c'est bien d'être ahistorique. Quand j'ai proposé *Incident à Vichy* c'était à cause de Vichy, cette partie honteuse de l'histoire française...

MOHAMED Ce ne sont pas les parties honteuses qui manquent, dans votre histoire.

AZIZ Ni dans celle d'Israël...

SARAH Ni dans celle d'Israël, ni américaine, ni russe...

JULIE La liste est infinie : il suffit de dire capitalisme et impérialisme

MADELEINE Ramener tout au capitalisme, c'est un peu trop simple...

JULIE Ah ! Allez-y avec la pensée complexe, avec l'enculage de mouches qui réussit toujours à justifier le pouvoir.

THOMAS Qui décide quand on exagère ?

SARAH Ceux qui ont le pouvoir culturel, naturellement.

JULIE Les valets du capitalisme

THOMAS Donc nous sommes coincés de tous les côtés

MADELEINE Coincées ou non... on a trouvé que la pièce de Miller avait l'avantage de toucher à des thèmes universels selon un angle assez petit, actuel et... et français...

MOHAMED, Mais cet angle « petit », comme tu dis, nous fait oublier la politique antiarabe d'Israël.

THOMAS Admets que la résolution de Khartoum n'aide pas l'approchement.

MOHAMED Les Arabes viennent d'être écrasés, ils n'ont pas de choix.

SARAH Ils l'ont cherché. Ils sont des antisémites... les héritiers de... de... Israël n'a pas le droit d'exister. C'est quoi ça sinon la continuation de la politique de Hitler ?



AZIZ T'es conne ou quoi !

SARAH Leurs trois « non »... Pas de paix, pas de reconnaissance, pas de négociation avec Israël. C'est quoi ça ?

AZIZ C'est la conséquence de l'occupation...

MADELEINE Il y a eu de la provoc, mais la réaction d'Israël a été disproportionnée. Sarah, être contre l'État d'Israël ne veut pas dire être antisémites, loin de là.

SARAH *S'adressant à Madeleine.* Tu ne vois pas, qu'ils emploient l'arme du pétrole pour mettre tout le monde contre Israël.

MADELEINE, Mais, Israël aura toujours l'aide de Américains.

JULIE Capitalistes arabes contre capitalistes américains et leurs laqués de Tel Aviv... tous pareils.

THOMAS Monomaniaque.

OUSMANE Le bureau de police de Vichy est comme les bureaux de la police israéliite... des fascistes, tous des fascistes.

SARAH Si on parle du fascisme d'Israël, alors on devrait parler du fascisme de Fayçal ou de Hassan II et de tous les autres chefs arabes.

AZIZ Sans oublier de Gaule. Ce gros con qui emmerde les Canadiens avec vive le Québec libre... Il a perdu l'Algérie et il veut récupérer le Québec

MOHAMED Le colonialisme et la France...

JULIE Il sont tous des fascistes, colonialistes.

THOMAS Ajoute impérialistes et... c'est la totale.

AZIZ Même les Russes ?

JULIE Même les Russes. Il n'y a que Mao.

THOMAS Et le Che...

JULIE Hollywood...

MADELEINE Arrête

THOMAS Retournons à notre histoire. On a fait un choix, peut-être pas le meilleur, mais on l'a fait et on doit vivre avec. On n'a pas le temps de préparer une autre pièce.

AZIZ On n'est pas obligés de jouer.

THOMAS On n'est pas obligé, mais... mais je reste convaincu que c'est une bonne idée.

MOHAMED Une bonne idée... mais, si on ne peut pas jouer...

JULIE Un mal pour un bien. On sort du culturel et on fonce dans le politique...

MADELEINE C'est parce que c'est politique qu'ils nous bloquent !

SARAH On pourrait jouer la pièce dans une place publique... place de la cathédrale, par exemple

JULIE pour épater les petits bourgeois bordelais ? Je ne suis pas d'accord... il ne faut pas que le prolétariat nous considère des petits intellectuels qui se masturbent avec des mots, il faut qu'on soit une avant-garde révolutionnaire

OUSMANE, Mais, vous êtes des petits bourgeois.

MADELEINE Ce n'est pas parce que nos parents le sont...

THOMAS Prolétaires ou bourgeois, on s'en fout !

MOHAMED Pourquoi se limiter à Bordeaux ?

THOMAS Tu veux aller à Paris ? Comme le maire...

SARAH Une bonne idée...

THOMAS Paris ?

SARAH Non... ne pas se limiter à Bordeaux...

JULIE Vichy... pourquoi pas Vichy...non... j'ai une meilleure idée on la joue à Auschwitz...

MADELEINE Arrête de déconner

MOHAMED Moi, je ne pensais, ni Paris, ni Jérusalem... je pensais au village où habite mes parents

AZIZ Et les miens... Castillon-la-bouteille !

THOMAS Je connais Castillon-la-bataille...

MOHAMED Un ami de mon père l'avait rebaptisé Castillon-la-bouteille, il n'avait jamais vu autant d'ivrognes...

JULIE Pourquoi un petit village de merde ? Pour montrer à vos parents...

MOHAMED Ça n'a rien à foutre avec mes parents.

MADELEINE J'aime ton idée.

THOMAS Moi, aussi. On pourrait introduire un entre-acte où on parle de la bataille et des contradictions parmi les nobles de Bordeaux...

MADELEINE Oui, ça serait une actualisation

JULIE Actualisation en reculant de 500 ans... Ça c'est fort...

MADELEINE Ce n'est pas que le capitalisme qui se répète... si tu connaissais l'histoire de Bordeaux pendant la guerre des cent ans...

JULIE j'en connais assez pour dire qu'il n'y a rien qui nous aide à comprendre notre époque. Le capitalisme a tout effacé... Je m'en fous du moyen-âge.

*Les acteurs continuent à parler, mais on n'entend qu'un brouhaha sur lequel s'impose une voix off.*

*VOIX OFF*

*(UNE VOIX FATIGUÉE, UN PEU TRAINANT, PRESQUE DÉSESPÉRÉE)*

Certains disent que c'est l'économie qui dicte les lois du monde ; d'autres que les idéologies nous tirent et nous poussent sans relâche insouciantes des souffrances, indifférentes au bonheur ; d'autres encore que, de nos jours, sans le sceau de la technique rien n'arrive... Je crois que la vérité n'a rien du monolithe, qu'il y a des pépites de vérités tout au long du fleuve de la vie, mais que ce n'est pas toujours facile de les trouver.

Peu importe l'époque, le pays, la culture, la langue... les jeunes ont une meilleure vue que les moins jeunes, et ne me sortez pas le lieu commun qui frise la connerie que l'âge est dans la tête, qu'il y a des vieux jeunes et des jeunes vieux ! Les jeunes ont une meilleure vue et basta. Ils voient des pépites que le sable remué par l'histoire ne réussit pas à leur cacher (mais qui les cache aux vieux myopes enchaînés aux mots de leur passé)

Si vraiment je dois céder à une banalité, je dirai que ce sont les jeunes engagés qui améliorent le monde

Vous souvenez-vous d'un jeune dieu entouré d'une douzaine de recrues qui empauma l'Empire romain ou, quelque six cents ans plus tard, d'un militaire-prophète dont les fidèles conquièrent les terres berbères ou d'un Karl à longue barbe dont les adeptes bâtirent des états pas tout à fait selon ses dessins ?

C'était des jeunes engagés.

Les jeunes dont vous venez d'entendre les discussions ne font pas exception à la règle. Vous avez sans doute l'impression qu'ils s'enflamment pour rien, qu'il aime faire de la polémique, qu'il ne raisonne pas en profondeur... C'est vrai.

Mais.

Les polémiques sont consubstantielles aux discussions des jeunes qui croient être les premiers à comprendre, qui sont convaincus que personne n'a vu ce qu'il voient. Et, alors ? C'est comme ça que, peut-être, ils vont nous libérer des horreurs du passé. Je dis bien libérer et non effacer le passé. Il est évident qu'à ce point-ci, moi aussi, bien que vieux, je fais de la polémique avec les wokes.

Nous amis s'engueulent à propos de Castillon-la-bataille et ses annexes. Pour que leurs cris naïfs ne vous étourdissent pas, je vais glisser quelques mots sur cette époque de l'histoire de Bordeaux.

Et puis...

Je ne le ferai pas. Je n'ai pas de leçons à donner. Je ne dirais pas que Charles VII « libère » de l'occupation des Anglais la Guyenne, ni que les bourgeois bordelais préfèrent les Anglais, ni que les vigneronns veulent que ça se fasse vite, avant les vendanges, ni que Louis XI donne un coup de main aux marchands de vin, ni que...

*On réentend les acteurs.*

JULIE Que Pierre de Montferrand soit écartelé, coupé en morceaux et accroché aux quatre coins de la ville peut aider un metteur en scène sadique, mais n'a aucun intérêt pour nos luttes. Qu'est-ce qu'on s'en fout de ces riches bourgeois bordelais qui s'enrichissaient en exploitant les paysans et permettaient à la noblesse anglaise de passer de très belles soirées arrosées de Bordeaux ?

OUSMANE Moi, je m'en fous de vos discussions intellectuelles-

MADELEINE *Elle parle comme si Ousmane n'avait rien dit. S'adressant à Julie.* Je ne vois pas pourquoi tu devrais t'en foutre. Est-ce que tu sais, par exemple, qu'aux enfants de Pierre de Montferrand on a redonné toutes les propriétés du père?

JULIE Non, et alors ?

MADELEINE Et alors... le problème de l'héritage ne te dit plus rien ?

OUSMANE S'adressant à Madeleine et Julie. Vous vous en foutez que je m'en fous. Ce que je dis ne compte rien... Allez-vous faire...

TOUT LE MONDE foutre

*Ousmane sort briquet et cigarettes*

THOMAS Tu veux encore nous enfumer !

*Ousmane allume une cigarette.*

MADELEINE Passe-moi une.

AZIZ. À moi aussi

*Les trois fument.*

JULIE J'ai honte... j'ai honte...

THOMAS Honte... pourquoi ?

JULIE Double honte, si tu ne sais pas pourquoi...

MADELEINE Ne fais pas l'enfant...

JULIE Ne fais pas l'enfant ! Comporte-toi comme moi... moi je suis toujours en contrôle... Putain, regarde-toi !

THOMAS Calme toi !

JULIE *Elle regarde la montre...* Putain ! j'ai un rendez-vous avec Véronique...

THOMAS Elle ne peut pas attendre ?

JULIE Je suis déjà en retard d'une heure et demain on doit présenter notre travail sur la littérature celtique

MOHAMED Maintenant tu t'intéresses à la littérature celtique...

JULIE Cette conne de profs de littérature puisqu'on est au lycée Camille Julien a pris l'excuse des lettres de cet emmerdeur à... Jubainvillier ou quelque chose du genre pour nous faire lire un chapitre d'un livre sur la littérature celtique...

MADELEINE Tu veux dire Henri d'Arbois de Jubainville...

JULIE Oui, Madame sait tout, ça doit être lui... avec toutes ces particules...

OUSMANE *s'approche de Julie. Lui dit quelque chose à l'oreille, mais on n'entend pas.*

JULIE *à Ousmane* Si tu veux.

OUSMANE Je m'en vais moi aussi. Salut.

TOUT LE MONDE Salut.

*Julie ramasse son sac et sort sans saluer*

THOMAS La discussion risque d'être plus facile.

MADELEINE Tu veux dire qu'on va prendre une décision sans eux ? Attendons la prochaine rencontre.

SARAH On peut quand même discuter entre nous.

MADELEINE ça vous dérange si je mets de la musique ?

*Personne ne répond. Elle met Je me suis fait tout petit. Elle chantonne. Thomas et Sarah la suivent.*

AZIZ Vous avez attendu qu'elle s'en aille.

*Thomas arrête de chanter.*

THOMAS Pour une fois qu'on ne doit pas se farcir le beugleur anar !

AZIZ Mieux le beugleur engagé que le moustachu déluré.

MADELEINE Vous avez toujours besoin de drapeaux et de barricades... Et, puis le beugleur et le moustachu ont bien de points en commun...

AZIZ Brassens chante pour les intellos bien au chaud dans leur maisonnette proprette...

MADELEINE et toi nous emmerdette...

THOMAS Arrêtez

MADELEINE je plaisantais...

SARAH quand quelque chose ne fait pas ton affaire, tu plaisantes... Ce n'est pas parce que Julie n'est plus là qu'on doit... qu'on doit...

MADELEINE Qu'on doit quoi ?

MOHAMED *qui depuis un bon moment était concentré sur la lecture d'un journal...* Je crois que Ousmane revient. Je connais sa façon de courir.

*Ousmane entre en courant.*

OUSMANE La CIA a tué le Che.

PLUSIEURS Nooon !

THOMAS t'es sûr ? Où ?

OUSMANE En Bolivie.

MADELEINE Ça fait au moins dix fois qu'ils disent qu'ils l'ont attrapé.

SARAH Qui te l'a dit ?

OUSMANE On a rencontré en bas Véronique qui venait de le voir à la télé.

*Ici le metteur en scène devrait projeter la célèbre photo du Che mort.*



MADELEINE Putain cette fois c'est vrai !

SARAH Et si c'était un montage ?

OUSMANE Julie et Véronique s'en vont à la place de la bourse. Il y a déjà une centaine de jeunes qui crient des slogans anti-Américains. Elles nous attendent là-bas.

MADELEINE Je ne sais pas si j'ai envie d'aller crier comme un putois. Allons à notre café. La télé est certainement allumée.

OUSMANE Allez au café, moi je vais crier.

MOHAMED Je pense comme Madelaine.

AZIZ Mettons aux voix.

SARAH On n'a pas besoin de faire tous la même chose.

OUSMANE Merde... on a fait tout un bordel pour travailler ensemble et maintenant... Tu ne veux pas crier comme un putois... tu préfères faire le perroquet. Moi, j'y vais.

*Ousmane sort en claquant la porte*

AZIZ Moi, je vais à la manif.

THOMAS Moi, aussi.

SARAH Moi, je rentre chez moi.

*Aziz, Thomas et Sarah S'en vont vers la porte*

THOMAS *se tourne* Fermez en bas aussi

*Ils sortent.*

MOHAMED On s'en va nous aussi ?

MADELEINE Ça ne presse pas. À toi je peux le dire : la mort du Che m'atteigne trop pour aller crier. Je ne suis pas sûre que j'ai envie d'aller au café non plus. J'ai besoin de digérer tout ça. En silence.

MOHAMED Tu veux rentrer chez toi ?

MADELEINE Non. J'imagine les moqueries de mes frères. Je préfère rester ici.

MOHAMED Tu préfères que je m'en aille ?

MADELEINE Comme tu veux.

*Mohamed s'approche de Madeleine et essaie de la serrer dans ses bras. Madeleine se débat.*

MADELEINE Non. Pas besoin.

*Mohamed sort.*

*Fermeture du rideau. Changement de scène. Madeleine s'en va parmi le public. Marco monte sur scène. Les acteurs entrent, enlèvent la photo de Mao et collent celle du Che.*

Scène II : Valtellina, Marco

*Une chanson de Ray Charles. Volume très bas.*

*Un quotidien ouvert sur la table. Marco est debout derrière Sandra, assise, en train de lire. Les deux sont dos aux spectateurs. Marco traficote avec le chemisier à manche courte de Sandra et sort une bretelle du soutien-gorge. Sandra lève un bras pour libérer la bretelle. Même opération de l'autre côté. Marco pose le soutien sur la table. Elle déboutonne le haut du chemisier. Il s'enlève les lunettes, se baisse, lui soulève les cheveux et lui embrasse le cou. Sandra se lève. Ils s'embrassent. Marco lui prend le visage entre les mains. La fixe pendant quelques seconds.*

MARCO Demain après-midi tu seras à la maison ?

SANDRA Oui, demain je n'enseigne pas.

MARCO Je viens chez toi ?

SANDRA Avant trois heures... le lundi il termine tôt.

*Ils s'embrassent. Tout d'un coup Sandra s'éloigne.*

SANDRA Ils arrivent ! (*Elle s'assoit.*) Le soutien ! Vite, cache-le !

MARCO Merde !

*Marco fourre le soutien dans une poche. Une bretelle pendille hors de la poche. Sandra s'affaire autour des boutons.*

*Entrent dans l'ordre : Anna-Maria, Franco, Marcello, Alda et Elio.*

ANNA-MARIA : Les gardiens du phare sont là.

FRANCO : Les gardiens étaient trop occupés pour nous voir arriver.

SANDRA : Je lisais un article de Berlinguer pour le prochain numéro.

FRANCO : Il faut avoir le sein libre pour lire Berlinguer, c'est connu.

*Franco s'approche de Marco, tire sur la bretelle, sort le soutien, lève un bras et fait tourner le soutien comme un drapeau.*

ANNA-MARIA : à *Franco*. Ne fais pas le con !

FRANCO : à *Marco*. Petit hypocrite merdeux, je te casse la figure.

MARCELLO : *S'interpose entre les deux*. Arrêtez et expliquez-vous.

FRANCO : ils auront des difficultés à s'expliquer. À *Sandra*. T'es vraiment une pute. *Il lui lance le soutien*. Mets-le maintenant, devant nous tous.

SANDRA : Je le mets si je veux.

FRANCO : Mets-le.

ANNA-MARIA : Laisse-la tranquille. *Elle s'approche de Sandra et lui dit quelque chose à l'oreille.*

SANDRA : *D'une voix forte et décidée*. Non...



*Elle s'enlève la petite culotte, s'approche de Marco qui a l'air terrorisé et lui mets la culotte dans une poche.*

SANDRA : à Franco. Prends-là.

ANNA-MARIA : Maintenant, tu exagères.

ALDA : C'est lui qui a exagéré-

*Franco va s'asseoir au bout de la table à côté de Sandra.*

ALDA : à Franco. Tu nous as fait toute une tête en disant qu'on aurait pu faire les putes pour la révolution et maintenant, pour une histoire de soutien, tu nous fais une crise de jalousie.

FRANCO : T'es bête ou quoi ? Elle ne fait pas la pute ! C'est bien pire, elle s'amuse avec un de mes amis ! Ami... !

ANNA-MARIA : Est-ce que Marcello est ton ami ?

FRANCO : Où veux-tu arriver ?

ANNA-MARIA : Au fait que l'autre soir tu me faisais du pied, pendant que Marcello nous présentait son projet...

MARCELLO : Un beau coup d'éponge...

ÉLIO : Au moins deux...

ALDA : Marcello le sage et Élio...

ÉLIO : Et Élio le pitre qui vous rappelle qu'il est « interdit d'interdire »

MARCO : On jouait... et on était excité parce que c'est interdit. (*S'adressant à Franco.*) Mais, je t'assure qu'on n'a rien fait.

SANDRA : Parle pour toi ! (*Et, elle se lève et se penche vers Franco.*) Et, si vous n'arriviez pas, on aurait baisé. Baisé, tu entends !

MARCO : Calme-toi !

SANDRA : Je devrais me calmer parce que tu me le dis ? Je n'ai pas besoin de passer d'un patron à un conseiller. Moi, je n'étais pas excitée parce que c'est interdit. Je l'étais parce que j'avais envie. (*Elle regarde Marco droit dans les yeux.*) Je ne suis pas malade comme toi.

ALDA : Calmons-nous ! (*À Franco.*) Sandra n'a pas besoin de ta permission pour faire ce qu'elle veut. Elle ne vient pas de s'arracher des griffes de son père pour tomber sous les tiennes !

*Sandra enlève son chemisier. Tout le monde est figé. Seul Elio s'allume un pétard.*

SANDRA : Alda, peux-tu m'aider à le mettre ?

*Alda se place devant Sandra et lui agrafe le soutien.*

*Elio va vers Franco et lui approche le joint aux lèvres.*

ELIO : à Franco. Vas-y, ça va te calmer.

FRANCO : Ne m'emmerde pas.

ELIO : Excuse-moi ! J'ai eu le plaisir de voir le sein de ta femme et alors...

ALDA : Ce n'est pas sa femme ! C'est une femme...

ELIO : Ou lou lou... fin des adjectifs possessifs !

FRANCO : *Se dirige vers la porte.* Allez tous vous faire foutre !

ELIO : Sandra aussi ?

*Franco s'arrête et se dirige vers Elio qui se couvre la tête simulant une grande peur.*

ELIO : Non... non...

*Marcello se poste devant Franco*

MARCELLO : Vas, vas... vas te calmer les esprits.

FRANCO : *Il crie à Sandra.* Cette nuit... sur le divan.

SANDRA : Pas de problème. Je n'irai pas à la maison. J'ai ici plein d'amis qui peuvent m'héberger,  
*Franco sort.*

ELIO : On va changer de musique. *Il cherche parmi les disques. Il met Blonde on blonde de Dylan. Il chante :*

She makes love just like a woman, yes, she does  
And she aches just like a woman

ALDA : Traduis, je ne comprends pas l'anglais.

ELIO : Difficile... mais la ritournelle... Elle fait l'amour vraiment comme une femme et elle fait mal vraiment comme une femme

MARCELLO : Oui à peu près...

ALDA : En ce moment, ça me semble de mauvais goût.

ANNA-MARIA : Oublions ce moment... Franco a fait sa crise. Passons à des choses plus importantes.

ELIO : Moins douloureuses, pour certains

ANNA-MARIA : On devait voir qui écrivait quoi pour le prochain numéro

MARCO : Nous... Sandra et moi nous avons travaillé sur l'éditorial.

ELIO : Donc ce n'est pas vrai que vous n'êtes pas venu à la manif pour baiser...

MARCO : T'es con... vraiment

ALDA : Le fait que tu as fumé ce n'est pas une excuse... arrête...

MARCELLO : Elle a raison, ferme-la... *(S'adressant à Sandra et Marco)* Est-ce que vous avez écrit quelque chose ?

SANDRA : Un instant... voici le cahier... c'est à la main. On pensait de le faire taper à Franco...

*Elle passe le cahier à Marcello.*

MARCELLO : Illisible.

ALDA : Dites-nous les points principaux... la structure.

ANNA-MARIA : Bonne idée... après vous allez nous le lire.

MARCO : Vas-y, Sandra, vu que c'est toi qui as eu l'idée de la structure.

SANDRA : Oui, je veux bien commencer... Marco, peux-tu arrêter la musique ?

*En même temps que Marco arrête le disque, un jeune homme, Giulio, entre.*

GIULIO: salut.

TOUT LE MONDE : salut.

GIULIO : Qu'est-ce qui se passe ? J'ai rencontré Franco en bas et il ne m'a même pas salué.

*Les autres se regardent comme s'ils cherchaient une réponse, mais personne ne parle.*

GIULIO : Mais... vous l'avez... quel mystère !

SANDRA : Franco m'a fait une scène de jalousie et il est parti en claquant la porte

GIULIO: Cherchez le cul...

ELIO : Et vous trouverez l'amour

MARCELLO : Facile... vous êtes vraiment des...

ELIO, GIULIO : à l'unisson des enfants !

*Giulio va prendre des verres*

GIULIO : Toujours sales.

ALDA : On n'a plus les femmes qu'on avait, n'est-ce pas ?

GIULIO : Le macho va les laver.

MARCELLO : Dépêche-toi,

GIULIO : Toi aussi nerveux... Jaloux de Anna-Maria ?

MARCELLO : Vas-y.

*Giulio sort pour laver les verres.*

SANDRA : Écoutez, je commence.

*Elle réouvre le cahier, mais elle parle sans le lire.*

SANDRA : Nous pensions que l'idéal c'est d'organiser l'édition sur le Che autour de quelques questions. Et nous en avons préparé une dizaine.

MARCELLO : Mais on avait dit qu'on aurait pu faire un patchwork... ceux parmi nous...

ALDA : Celles.

ELIO : Je préfère ceulles... cé e u elle elle e esse

ALDA : On avait compris !

SANDRA : On trouvait que les questions auraient permis de mieux donner une unité tout en gardant une fragmentation.

MARCO : On pensait qu'on se partagerait les réponses.

ANNA-MARIA : Pourquoi pas les questions aussi ?

MARCO : On en a préparé, mais on en fait ce qu'on veut... on en discute

SANDRA : Après une courte présentation... on pensait que Anna-Maria pourrait l'écrire.

ANNA-MARIA : Pour dire quoi ?

SANDRA : Quelques mots sur la vie du Che et ensuite expliquer pourquoi toutes ces questions...

ANNA-MARIA : Pourquoi ne pas faire répondre le Che...

MARCO : On n'y a pas pensé... ça pourrait être une idée.

ENNIO : En argentin...

ALDA : Quel crétin...

MARCELLO : Quelle mouche vous a piqués !

*Giulio revient avec les verres. IL les pose sur la table, prend une bouteille de Black&White*

GIULIO : Qui n'en veut pas ?

*Tous se regardent. Silencieux*

ENNIO : Seul Franco n'en veut pas.

ALDA : Ce soir tu bats tous les records

*Giulio sert une bonne rasée à tout le monde et il lève le verre.*

GIULIO : Au Che !

TOUS: Au Che !

*Seul Elio ne boit pas. Il rallume le joint.*

MARCELLO : Cette histoire des questions me semble artificielle... surtout si c'est le Che qui répond... mais, lis-nous les questions.

SANDRA : « Pourquoi n'est-il pas resté à Cuba avec Fidel ? » Il nous semblait que cette question permettait d'introduire toute la problématique du rapport entre révolte et révolution, entre internationalisme et nationalisme...

ANNA-MARIA : La réponse à cette question peut se tenir sur un couple de lignes, mais ce sont les questions et les considérations qui en découlent qui risquent de nous diviser.

MARCO : Peux-tu nous donner la réponse... ta réponse

ANNA-MARIA : Je dirais, à peu près... je fais comme si la question était adressée au Che... donc je dirais : « Le moment me semblait propice à une révolution dans les pays du troisième monde et

puisque la révolution à Cuba était terminée, je préfèrai continuer en Afrique et en Amérique du Sud la lutte que nous avons menée à Cuba »

MARCELLO : Ouais... c'est un début... Et votre réponse ?

SANDRA : Pratiquement la même. On a brodé un peu sur le fait qu'il avait des différends avec Fidel...

MARCELLO : Lis-la

SANDRA : Considérez que c'est un brouillon pour discussion.

*Une jeune fille entre en courant.*

JEUNE FILLE La CIA a tué le Che.

PLUSIEURS Nooon !

MARCELLO t'es sûr ? Où ?

JEUNE FILLE En Bolivie.

ANNA-MARIA Ça fait au moins dix fois qu'ils disent qu'ils l'ont attrapé.

ALDA Qui te l'a dit ?

JEUNE FILLE On a rencontré en bas Ivan qui avait le Corriere, le voici.

*Ici le metteur en scène devrait projeter la célèbre photo du Che mort.*



ANNA-MARIA Putain cette fois c'est vrai !

ELIO Et si c'était un montage ?

MARCELLO ça change tout...

GIULIO C'est quand la date de tombée ?

MARCELLO En théorie la semaine prochaine...

GIULIO On a tout le temps...

ALDA Avant de parler de l'édito, il faut décider si on fait quelque chose...

MARCO Quoi par exemple...

ALDA Une manif...

MARCELLO On ne réussit pas à l'organiser pour le Viêt-nam... Imagine pour le Che... On n'est pas à Milan

MARCO Il y aurait plus de gens pour le Che que pour les Viêts.

ALDA Personne nous empêche d'aller à Milan.

ELIO Avec le bus des syndicats...

ALDA Pourquoi pas ?

ANNA-MARIA Et tu penses que les syndicats organisent une manif pour le Che ?

SANDRA Même s'ils l'organisaient je n'irais pas... je vais vous dire quelque chose qui risque de vous étonner...

ANNA-MARIA Ce ne serait bien pas la première fois.

SANDRA La mort du Che est une chose très... je pense que c'est très bien qu'ils aient tué le Che.

ANNA-MARIA Je ne sais pas ce que tu as aujourd'hui, mais...

MARCO Pourquoi ?

SANDRA Parce que ça finit avec le héros hollywoodien, avec le romantisme... on peut penser à une vraie révolution.

ELIO Tu parles comme Franco... te sens-tu coupable ?

SANDRA Va chier ! Tu t'es déjà demandé qui a porté l'autre dans Lutte communiste ?

ELIO C'est toi, et alors... Tu as toujours défendu le Che et Franco jamais...

SANDRA Je le défendais devant les bêtises du Corriere. *(Elle ouvre un cahier, sort un morceau de papier et lit)*-L'idéologue dogmatique; le procureur des tribunaux révolutionnaires et l'assassin de prisonniers politiques ; le défenseur des crimes du FLN en Algérie; le stalinien devenu maoïste; le tueur de sang-froid et, aujourd'hui, la figure tutélaire des terroristes du Hamas à Gaza, du Hezbollah au Sud Liban et de toutes les guérillas narco-trafiquantes d'Amérique latine. *(Elle pose le papier sur la table.)* Devant cette hargne bourgeoise, a-t-on le choix ?

ALDA Je ne comprends pas. Ce que tu viens de lire, pour nous est positif... Ce sont les actions d'un vrai révolutionnaire...

SANDRA Un moraliste

MARCELLO On vient de le tuer. On était en train de préparer un numéro sur lui. C'est minimal de repenser ce qu'on veut faire.

ANNA-MARIA Pour le numéro on continue comme prévu...

ALDA Et pour le reste ?

MARCO Une chose à la fois. Réglons le problème de l'édition.

ANNA-MARIA Je crois que l'idée des questions reste bonne...

ELIO Je crois que ce serait une bonne idée, comme disait Anna, de poser les questions au Che.

ALDA Maintenant qu'il est mort ce serait encore plus artificiel.

MARCO Je ne suis pas d'accord. Le fait qu'il soit mort, ça rend moins artificiel.

ALDA Oui, on pourrait avoir des connexions au paradis...

ELIO Ou à l'enfer.

ANNA-MARIA On pourrait faire un truc plus littéraire. On pourrait lui faire faire un interrogatoire par Saint-Pierre...

SANDRA C'est quoi cette connerie ? On n'est pas une revue de littérature... Je ne suis pas d'accord.

MARCO Moi oui. Je la trouve une très bonne idée.

SANDRA Pour un éditorial ?

MARCO Je ne sais pas pour un éditorial... Mais, personne nous empêche de faire un autre article...

SANDRA On n'a que quatre pages !

MARCO On met un encart.

ANNA-MARIA Bonne idée.

SANDRA On n'a ni le temps ni l'argent.

ELIO Les deux choses les plus faciles à trouver.

ALDA ça t'arrive d'être sérieux ?

ELIO Je suis sérieux. Sandra, vu que tu t'es lancée, il te suffirait une demi-heure sur la départementale pour ramasser dix fois l'argent dont on a besoin. Même pas besoin de te changer.

GIULIO Je suis d'accord.

MARCO T'es con toi aussi.

GIULIO Je suis d'accord qu'il est faisable de trouver temps et argent... C'est clair que je ne suis pas d'accord sur Sandra.

ELIO Et si c'était, toi, Alda ? Avec ton air de sainte nitouche, tu ferais un tabac.

MARCELLO Plus sérieusement...

ELIO Plus sérieusement ? C'est très sérieux comme dit toujours Franco on doit pouvoir vendre le cul pour la révolution.

MARCELLO Arrête !

ELIO Merde, quand c'est Franco, tout va

ANNA-MARIA Je ne sais pas ce que tu as, mais aujourd'hui...

ELIO J'ai que vous me faites tous et, bien sûr, toutes chier avec votre... Votre... Salut je m'en vais...

MARCO Reste. Ne fais pas le con.

ELIO Je m'en vais. En moins qu'une heure, vous avez perdu le dogmatique et le bouffon. Entre personnes raisonnables ça ira mieux.

GIULIO S'adressant à Elio. Attends-moi !

ALDA Toi aussi ?

GIULIO J'ai des choses à faire...

ALDA Quoi ?

GIULIO Des choses... Salut.

TOUS Salut.

*Il fait un signe de tête à la jeune fille qui se lève et le suit. Ils vont rejoindre Elio. Personne ne parle avant que la porte ne soit fermée très bruyamment.*

MARCELLO Oublions tout ça. Voyons comment on peut travailler autour des questions.

MARCO Je propose qu'on fasse répondre le Che comme a proposé Anna. Ça nous permettra d'ajouter des couches d'ironie.

SANDRA Et l'archange Gabriel qui annonce à Fidel la mort du Che. Je ne suis pas d'accord.

ANNA-MARIA, Mais, est-ce que tu es d'accord qu'on fait un édito plus classique et un encart complètement loufoque, mais tous les deux avec des questions. Dans l'édito c'est la rédaction qui répond aux questions et dans l'encart c'est le Che.

SANDRA C'est trop. Trop de travail pour un encart qui risque de dire n'importe quoi.

MARCO J'ai une autre idée. Pourquoi on n'écrit pas une courte pièce où autour du Che il y aurait d'autres personnages... une pièce didactique, brechtienne.

*Un assez long silence. Ils se regardent comme s'ils attendaient un signe pour commencer.*

ANNA-MARIA Pas mal comme idée. On pourrait se séparer les tâches et faire une première tentative. On va se séparer les tâches

SANDRA Il est clair que je ne vais pas travailler sur la pièce.

MARCO Moi j'aimerais travailler sur les deux... je ne sais pas comment, mais...

MARCELLO Moi, comme Sandra, je préfère travailler sur l'édito.

ALDA Moi aussi.

MARCELLO à Sandra Est-ce que tu penses que Franco...

SANDRA S'il décide de participer, comme je le pense, il ne va certainement pas travailler sur la pièce. Pour lui, les questions dans l'éditorial c'est déjà trop.

MARCELLO Tu penses de le convaincre.

SANDRA Je peux. Mais je ne suis pas sûre que je veuille travailler avec lui.

ANNA-MARIA N'exagère pas.

SANDRA Je verrai comme il se comporte.

MARCO Je propose de commencer.

MARCELLO Pour l'édito, on a déjà un brouillon. Mais, la pièce...



MARCO des idées comme ça... par exemple, il pourrait rencontrer Lénine, Rosa Luxembour et Lumumba et ils discuteraient en prenant un verre...

ANNA-MARIA ça fait un peu trop sérieux... IL faudrait quelque chose de plus rigolo.

MARCO Par exemple ?

ANNA-MARIA Par exemple Groucho Marx.

SANDRA, Mais ce qui compte, c'est ce qu'ils disent. On pourrait mieux employer nos forces pour l'édito.

ANNA-MARIA On va essayer et pour demain on vous propose quelque chose. Qu'est-ce que tu en dis, Marco.

MARCO Parfait. Allons-y.

MARCELLO Nous aussi.

*Les personnages s'agitent, parlent, mais les spectateurs n'entendent rien. Un rideau à moitié transparent sépare la scène des spectateurs. La chanson « Comandante Che Guevara » prépare la prochaine scène. Qui est une réplique de celle du début.*

*Un quotidien ouvert sur la table. Marco est debout derrière Sandra, assise, en train de lire. Les deux sont dos aux spectateurs. Marco traficote avec le chemisier à manche courte de Sandra et sort une bretelle du soutien-gorge. Sandra lève un bras pour libérer la bretelle. Même opération de l'autre côté. Marco pose le soutien sur la table. Elle déboutonne le haut du chemisier. Il s'enlève les lunettes, se baisse, lui soulève les cheveux et lui embrasse le cou. Sandra se lève. Ils s'embrassent. Marco lui prend le visage entre les mains. La fixe pendant quelques seconds.*

*Ils s'embrassent. Tout d'un coup Sandra s'éloigne.*

SANDRA Il y a quelqu'un qui arrive ! (Elle s'assoit) Le soutien ! Vite, cache-le !

MARCO Merde !

*Marco fourre le soutien dans une poche. Une bretelle pendille hors de la poche. Sandra s'affaire autour des boutons.*

*Les acteurs de Montréal entrent en scène. Sandra sort. Marco descend parmi le public. Jean monte sur scène. Ils enlèvent la photo du Che et collent une photo de Lénine.*

Scène III : Montréal, Jean

*François, assis dos aux spectateurs, est en train de lire. Julie entre.*

JULIE Salut.

FRANÇOIS (*Sans lever les yeux du livre.*) Salut.

JULIE (*Elle, se met à côté de François. Appuie un coude sur la table.*) Montre-moi.

*François lui montre la couverture.*

JULIE Ducharme. Tout le monde en parle. Hier, j'ai lu un article dithyrambique du père de Guy. Que ce vieux réac en parle si bien, ça m'enlève toute envie de le lire.

FRANÇOIS C'est dommage ! Moi, je m'en fous de ce que disent les intellectuels bourgeois. Pour moi c'est un chef-d'œuvre. Écoute ce passage.

« Il faut tourner le dos au destin qui nous mène et nous en faire un autre. (*Guy entre, se place derrière Julie et lui met une main sur l'épaule. François trop concentré ne s'aperçoit de rien.*) Pour ça, il faut contredire sans arrêt les forces inconnues, les impulsions déclenchées par autre chose que soi-même. Il faut se recréer, se remettre au monde. On naît comme naissent les statues. On vient au monde statue : quelque chose nous a fait et on n'a plus qu'à vivre comme on est fait. C'est facile. Je suis une statue qui travaille à se changer, qui se sculpte elle-même en quelque chose d'autre. Quand on s'est fait soi-même, on sait qui on est. L'orgueil exige qu'on soit ce qu'on veut être. (*Il tourne les pages très nerveusement*) Je vais chercher un autre passage... qu'en dis-tu ?

JULIE J'aime bien l'histoire de la statue... mais je devrais la relire.

GUY D'la marde ! D'la marde longue de même. (*Il ouvre grand les bras. Il a l'air d'un prêtre au sanctus.*)

FRANÇOIS Tu ne sais pas ce que tu dis. Mais est-ce que tu l'as lu ?

GUY J'l'ai lu. Mon câlisse de père exalté dans c'te câlisse de Devoir. J'ai pas aimé ça. Pas pantoute. Chus pus du crisse de monde du père. Comment qu'y s'appelle le plein de marde qui crache su'l joul ?

JULIE De qui tu parles ?

GUY D'l'espèce de lâche tuniqueux qui s'moque des enfants.

JULIE Frère Untel ?

GUY Waiïgne. Lui. Gang de curés pourris.

FRANÇOIS Tu ne t'es pas encore libéré de ta famille. Arrête avec ta marde ! Ce n'est pas le joul qui te fera sortir du cocon de la rue Bernard.

GUY Chus parti d'la rue Bernard, moé ! Et toé, espèce de cave, tu veux y entrer, pis tu vas y entrer. Lis Ducharme, prie avec le mardeux de Frère pis tu vas y entrer !

JULIE On s'en fout d'où on vient ! Nous sommes ensemble pour que les choses changent.

GUY Chus pas là pour trahir not'langue. J'veux pas parler français ! (*Il insiste sur « e » ouvert*)

FRANÇOIS Que toi, le seul fils de bourgeois du groupe, sois le seul à parler joyal, ne te fait pas grincer quelques rouages dans la tête ?

GUY Tu penses-tu qu'j'y pense pas ? J'y pense. Chus en câlisse conte vot honte du joyal d'vos parents.

FRANÇOIS T'es con ou quoi ! Ça n'a rien à faire avec la honte. Ça a à faire avec la pauvreté, la pauvreté du langage qui va main dans la main avec la pauvreté économique. Le joyal est la langue de mes parents et pas des tiens et j'ai pu voir comment cette langue les limite. La première arme à donner au fils des pauvres, c'est la langue. Comprends-tu, petit bourgeois qui joue le prolo ? Une langue riche c'est une arme pour faire reculer les Anglo. Sans le français jamais il n'y aura d'État québécois. Jamais. Jamais au grand jamais. Et des écrivains comme Ducharme font beaucoup plus pour le Québec que tous les joyalistes à la mord-moi-le-nœud comme toi.

GUY Et ils se branleront avec du bon français et pis y vont prendre la place des Anglo et l'pauvre muets toujours pus pauvres sans un crise d'« crise » pour s'donner moral..

JULIE, Mais, vous n'en avez pas marre de cette polémique sur la langue ? On ne va nulle part.

FRANÇOIS Ce n'est pas la langue. C'est notre rapport au futur.

GUY Julie, cet intello de marde, Y a un rapport avec ce qui existe pas ! Le futur. Futur radieux pour le nouveau bourgeois. Moi, c'est l'rapport au passé et inventer l'futur.

FRANÇOIS Ton rapport au passé !

GUY Ouais. Chus le seul avoir mangé la marde parfumée au français d'Outremont. Moé, j'sais ce qui vous attend. Après la révolution, la Catherine avec bobonne. Vous... la révolution ? Dans l'cul la révolution. Manger des livres pour abuser les pauvres comme les Anglo.

FRANÇOIS T'a assez joué, petit con.

GUY Répète.

FRANÇOIS Petit con.

GUY M'as t'casser la yeule.

*Il prend FRANÇOIS par une épaule. Julie se met entre les deux.*

JULIE Arrêtez de vous obstiner comme des enfants.

*François se lève*

FRANÇOIS Je suis peut-être un petit con, mais je ne suis pas borné comme toi.

GUY Moé, chus borné ?

FRANÇOIS Arrête avec « Moé, chus et marde », c'est tellement artificiel dans ta bouche. On dirait que t'as appris ça dans *Le cassé*.

GUY Et alors ? Et ton Ducharme ? Y en a appris lui même dans *Le cassé*. Les joyalistes, c'est les gens de chez nous. Et sans les gens... ta révolution ça change rien.

FRANÇOIS Si on n'éduque pas les gens, les gens restent accrochés à la soutane des prêtres et à l'argent des anglos.

JULIE C'est désormais fini avec les prêtres

GUY Vous aussi prêtres, pires que les soutanneux.

FRANÇOIS Tu ne sais vraiment pas ce que tu dis. La langue française est l'arme principale pour se défaire des patrons.

GUY Frère gosse a parlé. Pour devenir les nouveaux boss. Y iront réciter Racine aux Molson et justice sera faite. Y a pas de Racine populaire. T'as vu la yeule d'la serveuse quand à soir t'as dit : « Il ne faut pas que vous disiez *facture* mais *addition*, Factures est un anglicisme. » T'as vu ? T'as vu l'effet de ta condescendance?

FRANÇOIS Oui, un grand sourire.

GUY Parsque tu l'as tipé. Sourire de cinquante cennes. T'es sur la route pour prendre la place des Anglo.

*Entre Jean. Julie va lui dire quelque chose à l'oreille.*

JEAN Nous ne sommes pas ici pour nous masturber avec la littérature. Aujourd'hui on a à l'ordre du jour « Du droit des nations à disposer d'elles » et « Notes critiques sur la question nationale »

FRANÇOIS. J'ai lu les textes de Lénine. J'ai fait mes devoirs, mais tu ne peux pas m'empêcher d'ouvrir d'autres portes. Je suis moins borné que d'autres.

GUY Tous bornés y qui sont pas dans la mode. Qui sont pas des p'tits merdeux, qui se grattent les gosses quand y lisent des romans.

FRANÇOIS Tu sais ce que te dit un petit merdeux ? Va chier.

*Tout le monde se tait pour un long moment. Robert et Nicole entrent. Échange de salutations. Ni embrassades ni poignées de mains. Guy se lève et s'en va vers la sortie.*

ROBERT (*S'adressant à Guy*). Tu t'en vas ?

*Guy ne répond pas et sort.*

ROBERT Pourquoi il s'en va ?

JULIE Il s'est engueulé avec François à propos de Ducharme.

FRANÇOIS à propos de l'importance du français.

NICOLE On avait dit qu'on laissait ses discussions au Frère Untel et aux lecteurs du Devoir. On a d'autres choses à faire.

FRANÇOIS Toi, tu avais dit. On ne fait pas la révolution si une partie des intellectuels ne nous appuient pas, s'ils ne nous aident pas à convaincre la masse de travailleurs.

JULIE Je suis d'accord avec François.

NICOLE Je n'en doutais pas.

ROBERT Commençons. Est-ce que vous avez des nouvelles de Guy ?

JEAN Guy ne verra pas.

ROBERT Comment tu le sais...

JEAN Je l'ai vu hier soir à la Casa avec Bison... Complètement faits. On l'a perdu.

NICOLE C'est lui qui te l'a dit ?

JEAN Qu'il est perdu ?

NICOLE T'es con... qu'il ne venait pas.

JEAN Il ne me l'a pas dit, mais quand Patrick lui a dit, en m'indiquant : « Un émissaire est venu te contrôler » il a levé les bras pour m'envoyer bouler.

NICOLE Avant de commencer, je vais boire une bière. D'autres clients ?

TOUS Oui.

*Elle se lève et va ouvrir le frigo.*

NICOLE Crisse, plus de bière !

JEAN Pour une fois on va travailler sans alcool.

NICOLE Jamais de la vie. Je vais au dépanneur.

*Elle sort.*

JEAN En attendant Nicole, je vais vous lire quelque chose d'intéressant que je trouvé dans Partis Pris.

JULIE Attendons Nicole.

JEAN Je suis sûr que ça ne l'intéresse pas... je vais vous lire un passage d'un article de Piotte qui me semble intéressant, plus qu'intéressant... plus intéressant que... je ne dirais pas quoi. (*Il sort un numéro de Parti Pris de la poche de la parka et il commence la lecture*)

« L'inexistence d'une tradition révolutionnaire québécoise et la complexité de la situation de notre pays me rendent toujours pénibles mes tentatives de compréhension de notre réalité. Je dois lutter constamment contre moi-même pour essayer de clarifier par l'écriture l'intuition qui m'a traversé. Je ne sais jamais si demain tout ne sera pas à recommencer, si, par une lecture, une discussion ou une nouvelle intuition, je ne nierai pas mes dires d'hier. Mais c'est par le choc de vues contradictoires sur la réalité, c'est par les contradictions mêmes de la pensée révolutionnaire québécoise que nous progresserons, c'est par la négation de nos erreurs que nous cernerons peu à peu le réel québécois; et c'est par cette intelligence de plus en plus profonde de notre pays que nous décuplerons notre efficacité... »

ROBERT ça suffit... c'est du Piotte tout craché... ce n'est pas le moment des doutes. Nous sommes en train de préparer... il faut bâtir une avant-garde-.. Les doutes, on les laisse aux scribouillards.

JEAN Depuis quand on doit renoncer à penser.

ROBERT On ne renonce pas à penser, on pense selon la ligne.

JEAN Quelle ligne ?

ROBERT Celle de la section québécoise du Parti communiste canadien.

JEAN Donc non seulement colonisés par la bourgeoisie canadienne, mais aussi par le Parti communiste anglo.

ROBERT, Mais qu'est-ce que tu dis ! Le nationalisme communiste est un internationalisme.

JULIE Pas très clair... passablement confus.

ROBERT Pas clair ? La culture démocratique et socialiste d'une nation est toujours écrasée par la culture dominante. celle de la bourgeoisie et du clergé et seul l'internationalisme prolétaire peut libérer les classes assujetties au capital.

JEAN Il me semble que tu mélanges tout. La domination du capital ne s'étend pas automatiquement aux phénomènes cultureux. Les idées de Marx ne sont pas esclaves du capital. Ce sont même celles qui vont aider à éradiquer le capital.

JULIE, Mais ce ne sont pas des idées qui peuvent éradiquer quoi que ce soit. Il faut une hégémonie, une hégémonie culturelle et dans la société québécoise on a deux hégémonies qui nous écrasent celle de la bourgeoisie francophone et celle des impérialistes canadiens et américains. C'est pour cela que les polémiques autour des lettres de Frère Untel sont stériles. Elle ne sert que pour renforcer la domination de la bourgeoisie. Une bourgeoisie de chez nous qui ramasse les miettes que l'impérialisme américain et son laqué canadien oublie de ramasser.

ROBERT Tout cela c'est du passé.

JEAN Du passé ?

ROBERT Du passé. Nous devons étudier, nous former, nous préparer et attendre que les conditions objectives soient favorables à la révolution. On ne doit pas refaire les erreurs du FLQ qui va mourir d'asphyxie parce qu'il n'a pas su attendre que les conditions pour la révolution soient là. On l'a déjà dit à plusieurs reprises que le FLQ est un exemple parfait de l'extrémisme comme maladie infantile du communisme.

JEAN Donc le train de la révolution arrivera à la gare de Montréal et nous y monterons, armés des livres de Marx et de Lénine. Est-ce que le train sera ponctuel ou il arrivera quand les vers auront fini de banqueter avec notre chair, celle de nos enfants et de nos petits enfants ?

ROBERT Trop facile... ce qui est certain c'est que ce n'est pas avec un volontarisme petit-bourgeois qu'on va y arriver.

JULIE Des coqs qui chantent le soir, ça fait...

FRANÇOIS ça fait bête. Je suis d'accord.

JULIE On est tous d'accord et puis à la moindre occasion...

FRANÇOIS Pas avec Guy.

JULIE Laisse-le tranquille. Il a déjà assez de problèmes. Laisse-le tranquille.

FRANÇOIS Transformons nous en une cellule de psy...

JULIE Est-ce qu'on commence à parler des textes ?

ROBERT Commençons. Commençons avec ce passage :

« Chaque culture nationale comporte des éléments, même non développés, d'une culture démocratique et socialiste, car dans chaque nation, il existe une masse laborieuse et exploitée dont les conditions de vie engendrent forcément une idéologie démocratique et socialiste. Mais, dans chaque nation, il existe également une culture bourgeoise pas seulement à l'état d'« éléments », mais sous la forme de culture dominante. Aussi, d'une

façon générale, la « culture nationale » est celle des grands propriétaires fonciers, du clergé, de la bourgeoisie. »

*Tout le monde écoute en silence.*

JULIE Il faut attendre Nicole avant de discuter. Je vais regarder si elle s'en vient. *(Julie sort en laissant la porte ouverte et elle crie.)* Elle est devant le dépanneur avec Jean Antonin et Patrick.

JEAN Inutile de l'attendre... avec ces deux-là...

*(On entend Julie qui appelle Nicole. Elle revient.)*

JULIE Elle m'a fait signe de la laisser tranquille.

ROBERT C'est pas sérieux.

FRANÇOIS Guy est parti fâché, Guy ne vient pas, Nicole s'en va, de France on n'a pas de nouvelles... Comme cellule révolutionnaire j'ai vu mieux.

JEAN Le train est encore loin.

JULIE Emmerdeur

*On entend des pas. Nicole entre en agitant un journal.*

JULIE T'as changé d'avis ?

NICOLE Pas du tout. *(Elle pose le journal sur la table)* La CIA a assassiné le Che.

TOUS Nooon !

JEAN t'es sûr ? Où ?

NICOLE En Bolivie.

JULIE Ça fait au moins dix fois qu'ils disent qu'ils l'ont attrapé.

FRANÇOIS Qui te l'a dit ?

NICOLE Regarde la photo du Devoir.

*Ici le metteur en scène devrait projeter la célèbre photo du Che mort.*



ROBERT Calice, cette fois c'est vrai !

JULIE Et si c'était un montage ?

NICOLE Ce n'est pas un montage.

FRANÇOIS ça change tout...

JEAN : Ils l'ont fait. Cette merde de Castro !

JULIE : Castro, les Russes et les Américains.

JEAN : Ce que n'a pas réussi Casey, l'a fait Webster.

*Les trois regardent le journal en silence.*

JEAN : Que faire ?

FRANÇOIS Allons devant le consulat américain, il y a certainement des camarades.

NICOLE Je suis d'accord. Patrick et Jean Antonin seront là avec les amis de la Casa.

JEAN : Moi aussi je suis d'accord. Mais, avant, planifions la prochaine réunion.

JULIE : Il n'y a rien à planifier. Aujourd'hui on n'a rien fait. On peut se voir samedi à la même heure avec le même ordre du jour.

FRANÇOIS On s'en va ? Et toi Robert ?

ROBERT Non seulement je n'y vais pas, mais vous aussi vous ne devriez pas y aller. Laissez que des pseudo-révolutionnaires crient comme des putois contre les impérialistes américains, nous ne devons pas embarquer...

JEAN : T'es sérieux ?

JULIE : Sérieux et... cohérent.

ROBERT Oui, cohérent. Che comme le FLQ sont l'expression d'une frange romantique de la bourgeoisie qui confond la révolution prolétaire avec des révoltes sans demain.

NICOLE : Il est peut-être un romantique qui n'a rien compris à la révolution prolétaire, mais il a été tué. Et la CIA ne pense pas comme toi.

ROBERT Je l'espère bien.

NICOLE : Fait pas semblant de ne pas comprendre.

ROBERT Allez-y. Criez très fort des slogans ridicules. Moi, je reste ici.

JEAN : Mais le train ne va pas s'arrêter ici, surtout pas aujourd'hui.

ROBERT T'es con.

*Tout le monde excepté Robert sort. Robert va prendre un livre et s'assoit.*

Coda

*Fermeture des rideaux. Les acteurs sortent pour saluer le public. Dès qu'ils sont retournés derrière le rideau, on entend une chanson de Georges Brassens. Madeleine et Marco montent sur la scène. Jean sort de derrière le rideau. Ils s'assoient sur le bord de la scène, les jambes pendantes. Madeleine au centre, Marco et Jean aux deux extrémités. Les trois ont 7-8 ans et portent un masque comme les enfants aiment en porter à carnaval. Lorsqu'on entend la voix off, les trois enfants sont éclairés. Dès qu'un enfant parle les autres deux sont dans le noir,*



### *Voix Off 1<sup>3</sup>*

Et maintenant, la parole à Gamal Abdel Nasser.

Citoyens,

En ce jour, nous accueillons la cinquième année de la Révolution. Nous avons passé quatre ans dans la lutte. Nous avons lutté pour nous débarrasser des traces du passé, de l'impérialisme et du despotisme ; des traces de l'occupation étrangère et du despotisme intérieur [...] Les impérialistes ont commencé, à l'aide de leurs complices et de leurs suppôts, à ourdir leurs complots et tresser les filets de leurs manœuvres. Et ils l'ont fait dans chacun des pays arabes. Ils ont essayé leurs manœuvres en Jordanie en décembre passé, lorsque le général Templer s'y est rendu. Mais le général Templer s'est empressé de s'enfuir ; car le nationalisme arabe a triomphé. Le Pacte de Bagdad, aussi, ils n'ont pas réussi à y joindre aucun des pays arabes ; car le nationalisme arabe a, là aussi, triomphé. La lutte se trouve partout dans tout le monde arabe. Lutte contre l'impérialisme qui aide la France en Afrique du Nord. L'Amérique et tous les pays du Pacte Atlantique ont oublié les principes qu'ils ont au début proclamés et mobilisent toutes leurs forces pour combattre les Algériens. Mais là aussi le nationalisme arabe triomphe.

Ces luttes en Jordanie, en Syrie, au Soudan, en Algérie, partout dans les pays arabes, nous ne pouvons pas dire qu'elles ne nous concernent pas, car nous tous, les pays arabes, nous sommes liés intimement les uns aux autres et nous n'acceptons jamais que nous soyons à la suite des puissances étrangères, que nous recevions nos instructions de telle ou telle puissance, tels que certains pays, je n'ai pas besoin de les mentionner car je ne veux point provoquer de crises diplomatiques

Et maintenant, la parole à Madeleine.

### *Madeleine*

J'ai passé les vacances à Saint-Jean-de-Luz avec ma famille. J'aime beaucoup le Pays basque. Il y avait aussi mes cousines et mes oncles. Mes tantes aussi étaient à Saint-Jean qui s'appelle aussi Donibane. Il y avait aussi les amis de mes parents. Françoise est mon amie. Son père s'appelle André qui est aussi ami de mon père. Le père de Françoise est aussi général. Françoise est ma meilleure amie. Elle est plus grande que moi, mais elle aime jouer avec moi. Moi aussi je suis sa meilleure amie. Nous sommes les meilleures amies. J'aime beaucoup Françoise. Nous aimons beaucoup jouer au tennis. Nous jouons à Primrose. Le papa de Françoise aussi joue au tennis. Son ami Pierre Darmon est un champion, il est venu à Donibane. Nous sommes allées jouer. Moi avec monsieur Darmon et Françoise avec son père. Nous avons gagné. Je ne voulais pas que Françoise perde. Je n'aime pas jouer au tennis contre mon amie. Je veux qu'on gagne toutes les deux. Françoise n'était pas contente, mais après on a mangé un gâteau basque et elle était contente. Moi aussi j'étais contente. Le soir avec nos papas et nos mamans nous sommes allés à la place Louis XIV. Ma mère aussi s'appelle Françoise. Nous avons écouté des chants basques. Nous jouons à courir au milieu de gens sans les toucher. Le papa de Françoise n'était pas content, mon papa était content. Je suis allée dormir chez Françoise et nous avons parlé beaucoup. J'aime beaucoup parler avec mon amie dans le lit. C'était la plus belle journée de mes vacances.

---

<sup>3</sup> [https://www.cvce.eu/obj/discours\\_de\\_gamal\\_abdel\\_nasser\\_alexandrie\\_26\\_juillet\\_1956-fr-d0ecf835-9f40-4c43-a2ed-94c186061d2a.html](https://www.cvce.eu/obj/discours_de_gamal_abdel_nasser_alexandrie_26_juillet_1956-fr-d0ecf835-9f40-4c43-a2ed-94c186061d2a.html)

Et maintenant, la parole à Fidel Castro.

La lutte a pris fin selon le rapport de forces qui existait. Car ce n'est pas pour rien que nos colonnes ont traversé les plaines de Camagüey poursuivies par des milliers de soldats et par l'aviation et qu'elles sont arrivés en Las Villas, et que l'Armée rebelle avait à sa tête le commandant Camillo Cienfuegos en Las Villas (applaudissements prolongés) et parce qu'elle avait le commandant Ernesto Guevara en Las Villas (applaudissements prolongés) le 1er janvier, à la suite de la trahison de Cantillo (Cris de : « Qu'il s'en aille ! »). Et c'était parce qu'ils étaient là le 1er janvier que j'ai pu donner l'ordre au commandant Camilo Cienfuegos d'avancer avec cinq cents hommes sur la capitale et d'attaquer Columbia (applaudissements) et c'est parce que j'avais le commandante Ernesto Guevara en Las Villas que j'ai pu lui dire de marcher sur la capitale et de s'emparer de la Cabaña (applaudissements).

Tous les régiments, toutes les casernes importantes sont tombés dans les mains de l'Armée rebelle, et personne ne nous les a donnés gratis, personne ne nous a dit : « Toi par ici, et toi par là ». Non, c'est notre effort et notre sacrifice, c'est notre expérience et notre organisation qui ont conduit à ces résultats (applaudissements).

Est-ce que ça veut dire que les autres n'ont pas lutté ? Non. Est-ce que ça veut dire que les autres n'ont pas de mérite ? Non. Nous avons tous lutté, tout le peuple a lutté. À La Havane, il n'y avait aucune Sierra Maestra, mais des centaines de compagnons y ont été assassinés en accomplissant leur devoir révolutionnaire. À La Havane, il n'y avait aucune Sierra Maestra, et pourtant la grève générale a été un facteur décisif pour parachever le triomphe de la Révolution (applaudissements).

Et maintenant, la parole à Marco.

*Marco*

J'ai passé les vacances à Tronelina à garder les vaches avec mon grand-père. Il y avait aussi mon cousin et Antoine. Antoine est très vieux et gentil. Mon grand-père aussi est vieux. Mon grand-père est moins gentil. Je n'aime pas garder les vaches. Un jour ma maman est venue m'apporter du chocolat et des pêches. Elle m'a aussi apporté Il Monello. J'aime Nonna Abelarda, elle est très forte. J'aime beaucoup aussi Fiordistella, elle est très belle. Maman m'a appelé très fort. Mon grand-père riait. J'ai couru. Je suis tombé, mais je ne me suis pas fait mal. Maman s'est assise sur l'herbe. Moi aussi. J'ai mangé une tablette de chocolat. Je l'ai toute mangée. Il y en avait aussi une pour mon cousin. Une autre pour moi aussi. Je l'ai cachée dans le sac à dos. On est monté très vite. Ma maman marche très vite et elle est très forte. Ma maman m'a mis dans la fontaine et elle m'a lavé. J'avais honte. Mon grand-père se moquait. Ma maman s'est assise sur une pierre avec moi pour garder les vaches. J'aime garder les vaches avec ma maman. Ma maman m'a montré comment font les boxeurs. Ma maman est très courageuse. Mon père aime beaucoup la boxe. Ma maman aime la polenta avec le lait et moi aussi. J'ai trait arditu la vache de mon oncle Lino. Ma maman était contente et moi aussi. J'ai accompagné ma maman à la pinède. Elle m'a serré dans ses bras. J'ai pleuré et j'étais content. Ma maman m'a dit qu'elle revient le mois prochain. C'était la plus belle journée de mes vacances.

---

<sup>4</sup> <http://www.fidelcastro.cu/fr/discursos/discours-prononce-par-fidel-castro-ruz-son-arrivee-la-havane-cite-liberte-le-8-janvier>

### Voix Off 3

Hier, 8 mars 1958, la cour suprême du Canada a statué que la loi québécoise « Pour la protection de la province contre la propagande communiste » connue sous le nom de *Loi du cadenas*, est illégale.

Jusqu'à quand aurons-nous besoin du Canada pour libérer notre province de la grossièreté culturelle et politique de l'église ?

Jusqu'où iront nos hommes politiques dans la résistance au progrès des mœurs et de la science ?

Pourquoi avons-nous eu besoin du Canada pour abolir cette loi liberticide ?

Pour nos jeunes qui ne connaissent pas la *Loi du cadenas* en voilà trois articles :

« 3. Il est illégal pour toute personne qui possède ou occupe une maison dans la province de l'utiliser ou de permettre à une personne d'en faire usage pour propager le communisme ou le bolchevisme par quelque moyen que ce soit.

12. Il est illégal d'imprimer, de publier de quelque façon que ce soit ou de distribuer dans la province un journal, une revue, un pamphlet, une circulaire, un document ou un écrit quelconque propageant ou tendant à propager le communisme ou le bolchevisme.

13. Quiconque commet une infraction à l'article 12 ou y participe est passible d'un emprisonnement d'au moins trois mois et d'au plus douze mois, en outre des dépens de la poursuite, et à défaut de paiement des dépens, d'un emprisonnement additionnel d'un mois. »

### Jean

J'ai passé les vacances à la maison. Ma maison est à Saint-Jude. Samedi je suis allé à Montréal à la maison de mes cousins. J'ai cinq cousins à Montréal. J'ai aussi une cousine mais elle est très petite. J'aime beaucoup André. André est très grand. André a quatorze ans. Paul a mon âge. Mon oncle nous a emmenés sur la rue Sainte-Catherine. Seulement moi, Paul et André. Ma tante est restée à la maison avec les enfants petits... J'aime la rue Sainte-Catherine parce qu'il y a de beaux magasins. J'aime mon oncle parce qu'il nous achète plein des choses. Mon oncle est très riche. Il travaille dans une grande usine. Mon père ne travaille pas. Il est malade. Mon père est toujours malade. Ma maman aime beaucoup la bière mais elle n'est jamais malade. Mon oncle nous a emmenés dans un grand restaurant qui s'appelle Habitant. Il y avait beaucoup de gens. On a mangé beaucoup. La femme qui a porté le manger avait une jupe beaucoup courte. J'aime beaucoup les jupes. Ma maman porte des jupes longues. J'aime aussi la jupe de ma maman. On a mangé beaucoup de viande. Et des patates aussi. J'ai bu deux cocas. J'aime beaucoup les patates et le coca mais j'aime beaucoup les gâteaux. Il y avait un gâteau blanc plein des cerises rouges rouges et beaucoup sucrées. Mon oncle m'a donné sa partie. J'étais très content. Le cinéma était en anglais et on n'est pas allé. Je n'aime pas les Anglais. Mon père dit qu'ils sont méchants. Mon père ne va pas à la messe. C'était la plus belle journée de mes vacances.

FIN